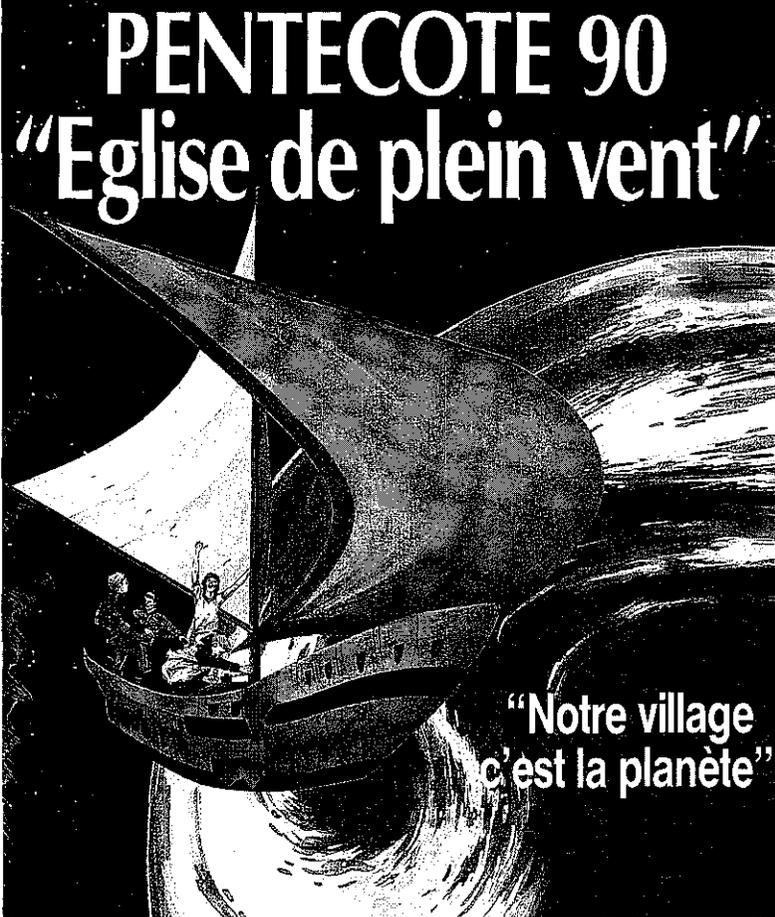


139 - 1990/1989



Notre village c'est la planète,
le cosmos notre horizon.
S'embarquer, découvrir l'autre
est un vieux rêve...
Ailleurs est déjà là.
On ne peut pas encore parler
toutes les langues,
on peut déjà rencontrer
toute la planète.
Déjà la planète est présente
dans notre "village".
Ensemble à Pentecôte 90
nous célébrerons le dynamisme
de l'Esprit de Dieu
qui nous donne l'audace
des actes fraternels.
Nous découvrirons toutes les langues
qui sont parlées dans notre village,
notre ville;
ces langues qui nous séparent
mais qui portent aussi
nos cultures, nos richesses propres,
langues des sciences et de la musique,
du ciment et de la terre,
langues de ceux
qui n'ont guère la parole.

MISSION DE FRANCE 2-3-4 JUIN 1990
A JAMBVILLE - YVELINES

ESPACES-RENCONTRES

1. Mission et vie spirituelle.
2. Quelle Eglise pour demain ?
3. Prier avec les événements de la vie.
4. Histoire et actualité de la M.D.F.
5. Prêtres sans frontières (Permanent).
6. Vocation missionnaire et ministère de laïcs.
7. Transmission de la foi aux enfants.
8. Lieux d'Eglise au fil du temps ;
 81. Les Bâtiments et Travaux Publics.
 82. Les Hauts Plateaux Limousins.
 83. Limoges.
 84. Gennevilliers.
 85. Le Havre.
 86. La Mission de la Mer.
 87. Prêtres-ouvriers.
 88. Prêtres-ouvriers agricoles.
9. Etre de la Mission de France et au Tiers-Monde.
10. La fidélité, est-ce possible ?
11. Quand on parle de Dieu, les autres s'en moquent.
12. Croire quand on est seul chrétien dans son milieu.
13. Chrétiens dans un mouvement d'Action Catholique.
14. Compagnons scouts.
15. Les équipes associées.
16. Des religieux (euses), aujourd'hui ?
17. Evangile et monde de la prostitution.
18. Communautés chrétiennes en dialogue.

PAVILLONS

- A. Sciences et techniques.
- B. Ethique, santé et sens de la vie.
- C. Psychanalyse, chemin pour dire l'homme.... Dieu ?
- D. Notre village c'est la planète.
- E. Des choix économiques au service de l'homme ?
- F. Développement et libération.
- G. Chansons, musique et peinture.
- H. Le travail aujourd'hui.
- J. Engagements syndicaux et politiques.
- K. Rencontre de l'Islam.
- L. La paix autrement.
- M. Communication, médias.
- P. Le Quart Monde et les exclus.
- R. Espace rural en mutation.
- S. Les droits de l'homme.
- T. Ecole - Formation - Laïcité.
- U. Vivre dans la ville.

Participeront à Pentecôte 90 :

le Cardinal DECOURTRAY,

A. PEREZ ESQUIVEL (Prix Nobel de la Paix),

Mgr Henri TEISSIER (Archevêque d'ALGER),

Dom WALDYR (Évêque Brésilien),

René VALETTE (Président du CCFD),

Jacqueline VION (Présidente de la JOC-JOCF),

d'autres témoins et des jeunes du monde entier.

Renseignements : Tél. 16.1.48.75.05.07

Voir dernière page du numéro.

PROGRAMME

samedi 2 juin 1990 :

- 14 h 00 : Accueil. Installation.
- 16 h 00 : Ouverture de **Pentecôte 90** : "**Eglise de Plein Vent**" par le Père André Lacrampe, évêque de la Mission de France. Accueil des invités du monde entier.
- 16 h 30 : Rencontres - Echanges dans les Pavillons. Chaque pavillon est centré sur un thème où la foi se risque aujourd'hui (voir encadré).
- 21 h 00 : Jeu scénique écrit par Jean Debruyne et réalisé par des jeunes avec Gérard Audax, comédien professionnel.
- 23 h 00 : Ouverture de la nuit de prière aux dimensions du monde : 7 heures d'accès libre pour prier avec la Bible, nos mots et ceux de nos invités du Monde, nos musiques et nos silences, et avec d'autres religions.

SOUSCRIPTION

Les dons peuvent être effectués à :
Pentecôte 90 - C.C.P. La Source : 36.497.09 R

Correspondance à adresser à :
Mission de France - Pentecôte 90
B.P. 18
94121 Fontenay-sous-Bois Cédex

dimanche 3 juin :

- 9 h 00 : **Espaces-Rencontres** : Découverte et dialogue à partir d'expériences chrétiennes diverses (voir encadré).
Pavillons : possibilité de poursuivre les échanges.
- 14 h 00 : Forum audio-visuel sur le Monde : rencontre de Témoins de l'humanité et de la foi : Cardinal Albert Decourtray, Adolfo Pérez Esquivel (*Prix Nobel de la Paix*), Mgr Henri Teissier (*archevêque d'Alger*), Dom Waldyr (*évêque brésilien*), René Valette (*président du CCFD*), Jacqueline Vion (*présidente de la JOC-JOCF*) et d'autres témoins et jeunes du monde entier.
- 18 h 00 : **Messe de la Pentecôte.**
- 20 h 00 : Buffet festif autour de kiosques et podiums : spectacles proposés par des jeunes, musique, animations.

lundi 4 juin :

- 9 h 00 : **Espaces-Avenir** : Echanges de propositions pour continuer à vivre notre foi aux dimensions de la planète, à l'écoute de l'Esprit Saint.
- 11 h 30 : **Envoi.**
- 12 h 00 : Départ avec casse-croûte pour le voyage.

ESPACE-PRIERE

Pendant les trois jours,
un lieu permanent :
«**PRIER LE JOUR,**
LA NUIT»

FETONS PENTECOTE GRANDEUR NATURE.

«Joie et espérance».

C'est le titre (*Gaudium et spes*) donné au document du Concile Vatican II qui s'attachait à dire quel devait être le visage de l'Eglise dans le monde de ce temps.

C'est le monde de notre temps qui sera l'horizon de notre rassemblement : ce village que la Planète devient peu à peu dans les interdépendances économiques, comme dans la conscience des hommes. Ce monde avec ses tensions et ses contradictions : la distorsion entre riches et pauvres dans les pays riches et entre les pays industrialisés et les autres. Mais aussi l'espérance de démocratie à l'Est, le refus de l'apartheid en Afrique du Sud, le mouvement écologique, signe d'une humanité plus consciente de son unité et de sa responsabilité pour l'avenir de la Terre.

Une Eglise «servante et pauvre».

Une Eglise pour qui les pauvres ne sont pas matière à option mais appel pressant à s'engager pour qu'ils soient libérés des structures de toutes sortes qui les réduisent à la misère.

Une Eglise servante de la liberté et qui refuse que les seules raisons de vivre proposées aux hommes se réduisent à devenir aussi riches que les riches.

Une Eglise qui, au nom de l'Evangile, porte un regard critique sur le monde mais qui ne condamne pas au nom des principes.

Une vie évangélique.

Au moment où l'on parle partout dans l'Eglise de «nouvelle évangélisation», l'affirmation simple et claire que celle-ci est d'abord une vie évangélique exposée dans un partage de vie avec ses risques, avec le temps qu'il faut pour cela, le dépouillement, l'accueil interpellant de la différence.

Ces réalités marquées de fragilité par nos limites et notre péché sont aussi les signes qui soutiennent la Parole de Dieu. N'oublions pas cependant que c'est une démarche de gratuité et que nous sommes simplement envoyés pour moissonner ce qui, ailleurs et par un Autre, a été semé.

Liberté.

Reconnaître nos difficultés à croire et nos questions, mais dire également comment Dieu est notre joie, comment la suite du Christ nous libère des idoles et des faux-dieux et nous engage à l'universelle fraternité.

Ces quatre lignes de force se croisent en un lieu : l'Esprit de Dieu dont Jésus-Christ a vécu et dont nous croyons qu'il interpelle toute conscience humaine pour conduire l'humanité sur la voie de la liberté, du bonheur partagé et de la fraternité.

Ces lignes de force structurent nos existences personnelles et celles de nos communautés, comme l'existence de celles et ceux qui seront rassemblés dans cette Eglise de plein vent ouverte à tout homme et à toute recherche de l'homme.

Une Eglise de nomades

Jean-Marie Ploux

L'Eglise a toujours été et restera pour moi une caravane de nomades.
Elle passe comme un signe d'un ailleurs essentiel aux hommes.
Elle est le Corps du Christ pour dire son Evangile
en le vivant au milieu des hommes.
Mais il en est d'elle comme du temple de Yahwé :
La tente se transforme en maison de pierre...
Reste alors à mettre un pied dans la porte pour qu'elle reste ouverte.

C'est la bande des disciples de Jésus
et, comme lui, elle doit servir la justice pour instaurer la paix ;
comme lui, elle doit tendre la main à tout homme
et toujours faire le premier pas du dialogue et du pardon.
Mon désir pour l'Eglise serait qu'en ses structures et en ses hommes
elle soit en état de Concile.
Que l'amour de la justice, l'inquiétude pour le sort des affamés de pain et de liberté
lui donnent les paroles d'Amos, d'Isaïe, et du Fils de l'Homme.
Qu'elle soit compatissante à toute détresse humaine,
miséricordieuse en son propre sein,
sans hypocrisie devant la faiblesse de ses ministres.
Qu'elle sache dire comment le renoncement, la reconnaissance de la Loi,
le service évangélique
peuvent être des chemins de bonheur et de vérité pour l'homme.
Je désire une Eglise engagée de parole et d'acte pour rompre le cycle infernal
de l'appauvrissement des pauvres par l'enrichissement des riches.
Qu'elle dise haut et fort qu'on ne peut pas,
qu'on ne pourra jamais servir en même temps Dieu et l'argent, l'homme et l'argent.
Qu'au lieu de se crispier sur des rites
elle dénonce l'amalgame des valeurs d'ordre avec l'Evangile ;
les complaisances avec des régimes d'injustice
dans l'espoir fallacieux qu'ils protègent ses intérêts
et soient un rempart contre l'athéisme.

Une Eglise qui accueille.

**Une Eglise aussi qui sache être invitée
et qui se tienne en hôte reconnaissant,**

humblement éblouie par ce que d'autres vivent de l'homme et de Dieu.

Une Eglise qui livre sans retenue le pain qu'elle a reçu,

et qui accepte de partager le pain qu'elle n'a pas semé et le sel de l'Esprit.

Une Eglise où ceux qui ont la charge d'autorité

**ne se comportent pas comme les maîtres des nations qui font sentir leur pouvoir,
mais comme des serviteurs du chemin évangélique de tous.**

Une Eglise samaritaine

qui se détourne de sa route pour secourir le pauvre du fossé.

Une Eglise qui reconnaît ses fautes dans l'histoire et dans le temps présent.

Une Eglise de Rome quand elle va à Assise...

Une Eglise incomplète

**qui sache accueillir en elle les manières nouvelles et déroutantes d'être chrétien
dans d'autres cultures et dans des histoires différentes.**

Une Eglise qui restera dans l'incomplétude

et qui saura voir là sa relativité,

car seul le Royaume est accompli ;

une Eglise qui en contempera les signes pour rendre grâces.

Une Eglise qui restera dans l'incomplétude et qui sera sans repos,

inquiète de saisir et comprendre ce qui fait la joie et la vie des autres.

**Une Eglise qui restera dans l'incomplétude et qui saura voir là les secrets de l'Esprit,
maître de vie et de prière pour tous les hommes.**

Une Eglise qui porte la lumière des Paroles et de l'Espérance semées par le Christ,

mais aussi une Eglise qui accepte de porter la nuit de l'esprit et les ténèbres du cœur.

Une Eglise qui fasse confiance

en ce Dieu devant qui les ténèbres ne sont point ténèbres

et pour qui la nuit, comme le jour, illumine.

Une Eglise qui trouve sa source et sa fin

dans le service évangélique de tous les hommes

par le Christ dont elle est le Corps.

Une Eglise conduite par l'Esprit

à la profondeur du Père

et à l'homme le plus étranger et le plus pauvre

car il est le frère de Jésus-Christ.

Désirs pour l'Eglise

A l'initiative du groupe RECHERCHE de la Mission de France, une quarantaine de chrétiens, actifs à divers titres dans l'Eglise de France, ont rédigé chacun deux pages pour exprimer quel était, au fond, leur désir pour l'Eglise.

Dire son désir, c'est risquer d'exprimer ses rêves ; il est tentant d'oublier le poids du réel, de négliger les contraintes, de franchir allègrement toutes les frontières... Mais le rêve n'est pas forcément rêverie ; il dit aussi, à sa manière, les souffrances et les espérances ; il dit ce qui n'est pas toujours facile à dire autrement ! Les textes que j'ai lus ne sont pas utopiques ; écrits par des hommes et des femmes qui connaissent bien l'Eglise d'aujourd'hui, ils expriment avec vigueur et liberté les regrets, les épreuves, les critiques, mais aussi les espoirs, les germes de vie et les sources d'avenir ; ils signalent ce qui est possible. Ils sont enracinés dans des expériences très diverses.

Ces textes sont datés du printemps 89 ; ils sont marqués par la situation actuelle de l'Eglise, par toutes les inquiétudes perçues au cours des derniers mois ; ils sont marqués aussi par la situation actuelle du monde, culturel, politique, économique. Leurs auteurs auraient écrit autre chose vingt ans plus tôt. Et nul ne peut dire ce qu'ils écriront dans vingt ans. Ces textes, pourtant, sont classiques, et la foi ecclésiale qui les anime est celle de Paul, d'Augustin, de Jean XXIII, de Jean-Paul II.

Avec une grande diversité d'expression, ils disent principalement quatre soucis, quatre désirs.

Les laïcs, hommes et femmes de ce temps, qui sont l'Eglise, ont du mal à trouver leur place dans des institutions encore trop cléricales. Leur participation réelle à la préparation et à la prise des décisions reste dérisoire. Le centralisme romain, les nouveaux courants de conservatisme ne prennent aucunement en compte ces aspirations « démocratiques » à un plus grand partenariat, à tous les niveaux. L'institution de conseils pastoraux, d'une « chambre de laïcs » serait déjà un signe. Et surtout un meilleur respect des Droits de l'homme à l'intérieur du corps ecclésial.

L'Eglise a du mal à accepter la culture contemporaine et à s'y bien situer. Comparer la paroisse à « la fontaine du village où tout le monde vient étancher sa soif », comme le fait récemment un texte romain, cela dit seulement des souvenirs, du folklore, des vacances, aux urbains de notre temps ! C'est le langage de l'Eglise « tantôt hautain, tantôt gêné », qui est à modifier pour qu'il atteigne les hommes et les femmes d'aujourd'hui. Et le discours éthique, non reçu par la plupart, est souvent évoqué. Si l'Eglise apparaît seulement comme juge et censeur, si elle refuse d'intervenir, parmi d'autres, dans un débat public, elle risque de perdre toute crédibilité.

La fidélité à Jésus-Christ est un souci majeur de nos textes. Il ne s'agit pas d'opposer Jésus et l'Eglise, mais de travailler à ce que notre Eglise soit de plus en plus fidèle au message évangélique et à la manière de faire et d'être de Jésus. Une Eglise de tonalité évangélique.

La peur menace l'Eglise. Il faudrait rappeler à tous, et à lui-même, le mot de Jean-Paul II, lors de son élection, le mot de Jésus : « N'ayez pas peur ! » Cela aiderait l'Eglise à trouver d'autres façons de s'exprimer, pour devenir à la fois plus discrète et plus prophétique : question de style ! Une Eglise créatrice de liberté, où de vrais débats puissent avoir lieu, où des partenaires puissent exprimer leurs désaccords et se permettre d'inventer, une Eglise où l'unanimité ne soit pas confondue avec l'unité. Si l'Eglise est un rassemblement de communautés, la richesse et la diversité des cultures humaines, la richesse et la diversité du message évangélique s'y exprimeront mieux que dans l'uniformité menaçante. « L'Eglise a toujours été et restera pour moi une caravane de nomades. Elle passe, comme le signe d'un ailleurs essentiel aux hommes ».

Xavier de CHALENDAR

Ne pouvant pas publier tous les textes, le comité de rédaction en a choisi quelques-uns et il remercie leurs auteurs d'avoir accepté leur publication dans la Lettre aux Communautés. D'autre part, il signale aux lecteurs que Julien Potel a fait une analyse de contenu de l'ensemble de ces textes, publiée sous le titre « Société d'aujourd'hui et désirs pour l'Eglise ». Présenté comme un instrument de travail, ce document de 30 pages est disponible au secrétariat de notre revue (10 F port compris).

...Je retiens trois questions essentielles pour l'avenir de la foi et de l'Eglise (en restant évidemment sur les sommets !):

La question de LA FOI, à vivre au cœur de l'AGNOSTICISME (qui est la chose du monde la plus partagée, avec son antithèse réactionnelle : la crédulité). Le triomphalisme à craindre n'est plus celui de l'Eglise, mais celui de la certitude. Comment vivre la foi, alors qu'elle ne saurait pas plus s'imposer que Dieu lui-même ? Retrouver peut-être à cette occasion la racine profonde du christianisme qui n'est pas d'abord une religion...

La question de la COMMUNION MONDIALE (renouvelée par exemple dans le domaine écologique) au sein de la reconnaissance des diversités et des particularismes... Sur le plan ecclésial, l'exemple nous est donné sur ce point par l'anglicanisme, avec beaucoup de courage.

La question de l'affrontement avec LES AUTRES RELIGIONS, compte tenu d'un patrimoine anthropologique à sauvegarder ensemble. La spécificité chrétienne sera à chercher, sans pour autant entrer dans le « front contre l'incroyance ».

...Se battre pour maintenir l'élan de Vatican II et surtout de l'Evangile, oui ; mais plus précisément :

Une EGLISE régénérée par des COMMUNAUTES NOUVELLES, celles du troisième type (ni classique, ni charismatique) : autrement dit celles qui ont décidé de vivre leur christianisme dans le rapport constant AVEC TOUT CE QUI EST HUMAIN (je pense à l'intuition de Bonhöffer sur le christianisme SECU-LIER : l'humain pétri d'Evangile, avec prises de paroles), tout cela sans se couper des communautés traditionnelles (paroisses) qu'il faudra faire vivre avec des ministères de laïcs.

Une EGLISE qui LIBERE L'HOMME ET LE CROYANT, en proscrivant la langue de bois, surtout à propos de l'ECRITURE (les miracles, le Dieu vengeur, le Dieu tout Puissant, quelle puissance ?), autrement dit une Eglise qui se libère de l'ANIMISME (et de toutes les tentations fanatiques). Attention : pas du tout un

(*) Théologien à Lyon.

désir de rationalité rationaliste, mais au contraire l'entrée dans l'humilité de la foi, écho de l'humilité de Dieu.

Une EGLISE qui se donne consistance au plan des UNITES CULTURELLES importantes (il n'y a encore ni Eglises d'Afrique, ni d'Asie...). Faire en sorte que l'inflation épiscopale (avatar de Vatican II) n'accable pas les évêques, eux-mêmes chargés de parler sur tout ; mais que soient promues et puissent naître des générations nouvelles de PENSEURS LAICS CHRETIENS (y compris œcuméniques) : on pense à ce qui nous manque cruellement aujourd'hui, par exemple, Mounier et son équipe, la Chronique sociale de France, des équipes de recherches éthiques, etc... ou plutôt tout ce qui devrait naître pour aujourd'hui sans recopier hier.

Une EGLISE qui pratique L'ECHANGE ENTRE LES EGLISES. Le moment est venu où l'on peut parler DES églises catholiques (particulières) ce qui nous permet éventuellement de les rapprocher des autres églises chrétiennes (particulières elles aussi), sans prétendre à une synthèse (impossible ou confuse). Il y aurait alors ce que Vatican II n'a pas réussi à imposer : UN VRAI SYNODE INTER-EGLISES, et non un synode du pape...

On peut rêver !

Pour une Eglise qui se reçoit du Seigneur et se veut existant par lui comme Peuple de Dieu pour le monde ; et donc qui ne se réduit pas à l'Eglise enseignante, une Eglise où les chrétiens et les groupes de chrétiens prennent la parole, où évêques et prêtres sont, à leur place, partenaires de la vie et du témoignage du Peuple de Dieu.

Une Eglise qui se renouvelle, jour après jour, dans la certitude de foi que l'Evangile et le Credo qu'elle a à annoncer sont fondamentalement bonne nouvelle pour l'homme d'aujourd'hui, mais qu'ils n'apparaissent pas ainsi aujourd'hui, même aux hommes de bonne volonté, donc,

- *qu'elle ne sait pas forcément les présenter comme tels, qu'elle a besoin, pour le faire de se laisser interpeller par le monde, d'écouter le monde ;*
- *qu'elle a beaucoup à travailler pour rendre crédible ou croyable aujourd'hui telle ou telle affirmation du Credo ou de l'Evangile.*

Une Eglise qui sait qu'elle a à cheminer et avancer avec tous les hommes que Dieu appelle au Royaume, une Eglise donc qui accepte de tâtonner avec eux devant les questions nouvelles (éthiques par exemple), qui ne se contente pas de répéter ce qu'elle a toujours dit, qui cesse d'affirmer par exemple qu'il est dans la nature de l'homme, dans la nature de la femme de... Il me semble qu'il y va là d'un manque de clarté sur ce qu'est la tradition dans l'Eglise.

Une Eglise qui n'hésite pas à affirmer ce qu'elle croit être bon pour l'homme, pour la vie des hommes en société, mais qui veille à la façon dont elle le fait, et ne condamne personne ; qui sache nettement (et pour tous, s'il est possible) montrer qu'elle défend l'homme dans les orientations qu'elle donne, qu'elle veut éclairer, laissant à chacun ses responsabilités d'homme ou de femme.

Une Eglise qui joue,, pour sa vie d'Eglise, le jeu du pluralisme — théolo-

(*) Religieuse auxiliaire du sacerdoce, professeur d'histoire de l'Eglise.

gique, liturgique, apostolique, catéchétique — dont les conférences épiscopales de pays ou de continent fonctionnent, dont toutes les nominations d'évêques ne sont pas faites à Rome, dont le pape est atteint comme tout évêque par la limite d'âge : une Eglise qui laisse l'Esprit faire, de façon nouvelle, l'unité entre les Eglises.

Une Eglise qui sait utiliser les media, mais aussi se garantir contre l'utilisation mauvaise que les media peuvent faire de ses textes ou de ses interventions.

L'expérience d'Elisabeth Germain est celle d'une collaboration dans des Centres de formation de prêtres et de laïcs.

Elle dit elle-même ce qu'elle perçoit : *Je remarque que les séminaristes redécouvrent la prière, ont un sens de la dignité du prêtre, une orientation vers le service des communautés chrétiennes, moins, me semble-t-il, qu'une ouverture audacieuse vers les courants de pensée et les engagements en plein monde ; je remarque aussi que bien des laïcs chrétiens acceptent une formation onéreuse. Je me demande si ces laïcs pourront prendre la place qui correspond à leurs compétences, s'ils seront acceptés par l'Eglise institution, si les prêtres trouveront aussi leur place en permettant des nouvelles responsabilités de décisions confiées aux laïcs.*

Il ne s'agit pas de MON désir pour l'Eglise, mais de NOTRE désir pour LES églises. Car il y a DES églises et nous ne pouvons tenter une recherche commune que si nous acceptons de parler de NOTRE désir.

DES EGLISES PLURIELLES

Au départ nous devons reconnaître la diversité des églises. Non pour la déplorer. Mais pour y discerner un signe. A l'origine il y avait les églises qui étaient à Antioche, à Alexandrie, à Athènes et ailleurs. Réduire cette diversité à l'uniformité, c'est refuser l'unité de communion qui respecte les différences. Aujourd'hui, il ne pourra y avoir véritable inculturation des églises dans les cultures sans cette reconnaissance de la pluralité des églises. L'expérience du conseil œcuménique des églises nous montre ce que peut être une tâche de communion plus que beaucoup d'initiatives romaines (la dernière, le Code canonique pour les églises orientales).

DES EGLISES PROVISOIRES

Un regard sur la carte des églises locales de ce qui est la France aujourd'hui donne à réfléchir. On peut garder symboliquement les titres d'un évêque en rappelant les différents diocèses qu'ils recouvrent aujourd'hui. N'est-il pas plus sage de reconnaître que les églises sont provisoires ? Elles répondent aux besoins d'un lieu, d'un temps. Ceux-ci peuvent changer. Là encore les attentes culturelles créent sans cesse de nouveaux besoins ou modifient les anciens. Au XIII^e siècle, les implantations rurales des églises se sont vite révélées insuffisantes... et nous ne sommes pourtant pas sortis du système paroissial de type rural.

DES EGLISES PAUVRES

Accepter le caractère provisoire des églises c'est accepter une pauvreté radicale : celle de disparaître. Cela n'est possible que si les églises ne sont pas encombrées de biens. Elles l'ont été en France avant 1789. La loi de séparation de

(*) Dominicain, théologien.

l'Eglise et de l'Etat a pu aussi obliger à de nouvelles pauvretés. Mais il n'y a pas seulement les biens matériels. La richesse de leurs certitudes empêche les églises d'être pauvres. Seules les églises pauvres peuvent être des églises qui accompagnent le cheminement, la recherche, la quête de Dieu. Les églises riches sont celles des interdits, des intolérances, des inquisitions.

DES EGLISES PROPHETIQUES

Pas de prophétisme sans pauvreté. Comment des églises encombrées de biens, enfermées dans leurs certitudes, pourraient-elles être prophétiques ? Pour qu'il y ait prophétisme, il faut qu'il y ait critique des ordres établis et des églises elles-mêmes (Amos, Jésus). Il faut qu'il y ait confiance radicale dans le don de Dieu (Job, Jésus). Il faut qu'il y ait courage pour tenir fermement face aux contestations (Jérémie, Jésus). Des églises prophétiques ne sont pas des églises protégées par les pouvoirs, mais des églises persécutées.

DES EGLISES DE PARTENAIRES

Les prophètes ne devraient pas être des hommes et des femmes isolés dans leurs églises. Cela suppose que les églises soient des lieux de débat, de participation : des églises de partenaires. Les églises ont été des communautés de responsabilité fraternelle à l'origine : correction fraternelle et reconnaissance des charismes divers. L'originalité de l'institution ecclésiale est de manifester dans sa structure cette économie de la Grâce (Dombois). Une telle structuration permet de reconnaître à chacun sa place et son rôle de partenaire.

DES EGLISES POLYPHONIQUES

La structure évoquée ne conduit pas au désordre et aux dissentiments. Chacune des églises apprenant le partenariat se prépare à un dialogue plus large encore, le dialogue universel. Pour que ce témoignage de dialogue puisse être entendu par tous, il ne faut pas gommer les différences, les différends. Toutes les voix sont nécessaires pour que le son global ait du corps. Mais tous doivent s'écouter pour chanter ensemble. Ainsi la parole des églises ne sera pas l'incantation d'une cantatrice seule — fut-elle une star — mais le concert polyphonique de l'Esprit où chacun pourra comprendre en sa langue, comme à Pentecôte.

...Une Eglise d'égaux, même si certains sont mis à part pour le nécessaire gouvernement ou pour la présidence des communautés. Cela suppose en particulier des instances d'arbitrage pour réguler DANS LA JUSTICE, les désaccords naturels entre « ministres hiérarchiques » et « charismes experts » comme j'en ai connus au CCFD et comme en connaît « Chrétiens média ».

Une Eglise authentiquement communautaire. La manière de s'organiser en peuple de Dieu a souvent été la matrice de l'organisation sociale dans l'histoire. Cela reste vrai dans les continents qui inaugurent les communautés de base. CHERCHER LA MANIERE D'ETRE UN PEUPLE DANS LA VILLE EST ESSENTIEL AUTANT POUR L'EGLISE QUE POUR LA SOCIETE.

Une Eglise créatrice et pas exclusivement préservatrice et consolatrice : la complexité de la modernité est un défi à relever et qui le sera, avec ou sans la participation de l'Eglise.

Cela exclut l'obsession exclusive du péché, d'un seul péché à bien y regarder, comme si c'était l'unique fonds de commerce à exploiter. Les gens veulent un surcroît de bonheur, surtout les masses de pauvres. On leur répond par un surcroît de peur. En outre si l'on proclame urbi et orbi que le péché vicie toute œuvre humaine, alors autant rester dans ses charentaises. Le péché obsessionnel est casse-bras.

Pourtant, participer à l'achèvement de la création, c'est accomplir le commandement d'origine et aller joyeusement au devant de Jésus qui revient, non ?

Une Eglise plus silencieuse, qui produise moins, à rythme industriel, d'exhortations sublimes volant à une altitude de 30 000 pieds, mais expérimente audacieusement et agit davantage, avec une cohérence qui évite dans sa vie quoti-

(*) Administrateur à l'INSEE, ancien Président de l'A.C.I. et du C.C.F.D., membre de la Commission Justice et Paix.

dienne de contredire l'élévation du discours comme on le voit concrètement et quotidiennement en matière de paix, de développement et de droits de l'homme.

L'actuelle logorrhée magistérielle qui cadennassé tour à tour tous les gradients de l'horizon des croyants ne laisse aucune place à l'expression du peuple de Dieu en toutes ses composantes, et surtout pas à ses réticences existentielles (cf. l'encombrement de la Documentation Catholique par les textes pontificaux).

Une Eglise qui prophétise. La voie royale est l'option pour les pauvres. Elle est proclamée par le magistère, mais assortie de conditions qui l'énervent. Par contre la « raison d'Eglise » qui fonctionne comme la raison d'Etat est dure pour les pauvres dans la réalité.

Une Eglise qui parle là où sont les gens et non en des cathédrales closes un langage convenu fait pour effacer tout pluralisme. C'est ce qu'ont fait les apôtres à la Pentecôte, Paul à Athènes, les missionnaires obscurs dans les continents exotiques, l'action catholique, et... Jacques GAILLOT dans LUI.

Une Eglise évangélique où sans négliger les nécessaires régulations identitaires on s'écarte d'une idéologie pétrifiant l'Evangile, gérée par une technocratie cooptée.

Il ne s'agit pas ici de l'évangélisme nunuche et conservateur qu'on met en vitrine avec le courant charismatique bcbg, mais de cette force tranquille, de cette compassion restauratrice, de cette sagesse porteuse d'un sens profond, de cette convivialité universelle, de cette tension vers l'avenir qui passe par l'épreuve du sérieux voire du tragique mais ne prend pas pour autant les habits du deuil.

EN SOMME J'AI LE DESIR D'UNE EGLISE « IMPRUDENTE », QUI MARCHÉ AU LIEU DE CREER « MARCHONS » COMME LES CHOEURS D' » AIDA », UNE EGLISE QUI ACCEPTE LE RISQUE DE MOURIR « LES BOTTES AUX PIEDS » POUR SA FIDELITE AU LIEU DE PRENDRE TOUTES DISPOSITIONS POUR UN COMA PROLONGE DANS LE LIT OU ELLE SERRE FRILEUSEMENT SON DEPOT.

L'Eglise que j'aime est l'Eglise de mon baptême : j'y suis né à la vie et à la liberté de Jésus-Christ. Elle me donne l'Evangile et les sacrements de la foi. J'aime aussi, c'est la même, l'Eglise pécheresse, toujours en travail de conversion, parce que sans cesse soulevée du dedans par l'Esprit des Béatitudes. Elle ne se prend pas pour Jésus-Christ ni pour le Royaume. Elle a même l'humour de reconnaître (Gaudium et Spes 33 et 43) qu'elle n'a pas à tout coup réponse et solution pour les questions et problèmes de ce temps. Je l'en aime davantage.

L'Eglise que j'aime est l'Eglise des saints. Ces hommes, ces femmes de chez nous qui ouvrent un chemin pour leur temps et invitent à inventer pour aujourd'hui des routes d'Evangile : Paul, Benoît, François, Ignace, les deux Thérèse... J'aime aussi l'Eglise des saints anonymes, connus de Dieu seul : l'immense foule des humbles, des opprimés, des non-violents, des espérants en Dieu. Des publicains et des prostituées. Peuple des Béatitudes, ma famille, frères, sœurs de Jésus de Nazareth, pauvre et affamé de justice.

L'Eglise que j'aime se rappelle que le service désintéressé de l'homme est le premier témoignage qu'elle donne de l'amour de Dieu et de la réalisation du Royaume. Elle aime à renvoyer aux grands enjeux et défis de ce temps plutôt qu'à ses affaires internes et elle parle plus volontiers d'aujourd'hui que d'hier.

L'Eglise que j'aime se sait tout entière Peuple de Dieu pour le monde. Elle est libre de tout cléricisme et se méfie des compromissions du pouvoir et de l'argent.

L'Eglise que j'aime est une Eglise de liberté, qui profère des paroles et pose des actes au service de la liberté. Elle parle plus du Christ que d'elle-même, plus d'espérance que d'autorité, plus de conscience et de liberté que d'obéissance.

L'Eglise que j'aime se plaît à recevoir du monde, de ses cultures, de ses découvertes, de ses penseurs et artistes. Elle reconnaît qu'elle est enrichie, fé-

(*) Jésuite, responsable national du Service Incroyance et Foi (SIF).

condée. Elle va jusqu'à avouer que même ses adversaires la gratifient (*Gaudium et Spes* 44).

L'Eglise que j'aime, au risque de décevoir une partie de ses fidèles, met ses pas dans les pas des pauvres et des opprimés, les « clients » préférés de Dieu et de Jésus.

L'Eglise que j'aime a conscience que l'Évangile du Christ a à être proposé aujourd'hui à un homme nouveau, né païen, baignant dans une culture sécularisée. Pour cela, elle apprend sa langue et n'a jamais fini de « passer aux barbares » pour que la parole de vie atteigne tout homme dans sa conscience, sa liberté, ses projets.

L'Eglise que j'aime rend grâce pour la création. Elle dit du bien (elle bénit) de la vie, de la joie terrestre, du corps, de la sexualité, de la femme. Pour elle, l'amour humain est Bonne Nouvelle, signe, visage du Dieu vivant.

L'Eglise que j'aime est une Eglise de « veilleurs », fonctionnellement ouverte sur le Christ qui vient et ne cesse de venir. Elle repère dans sa propre foi la place du monde, de l'autre, du « pas encore », de l'inconnu déconcertant.

L'Eglise que j'aime ne cesse de relire l'Évangile et d'y découvrir que Jésus admire la foi ou la charité hors frontières du peuple d'Israël. Sûre de son Christ, elle sait qu'elle doit encore le recevoir, en étant à l'écoute de l'Esprit au travail « sur les chemins du monde ».

L'Eglise que j'aime est toujours à l'étroit chez elle. Elle se réjouit quand surviennent les Corneille pour pousser Pierre hors des murs, et quand les Paul lui font épouser les horizons du monde et de l'histoire. Jusqu'à la parousie, « elle est incomplète, bancal, boiteuse, en attente (en manque) de ceux qui ne se reconnaissent pas rassemblés par la Parole qu'elle porte ».

L'Eglise que j'aime invite à l'invention. Elle ne se contente pas de se répéter et de redire seulement ce que disait « mon vénéré prédécesseur ». Entrée dans le mouvement de Pentecôte, elle a l'audace des premières communautés. « Cela ouvre sur beaucoup d'inédit et fonde le principe qu'en christianisme le passé n'est jamais la règle de l'avenir ».

L'Eglise que j'aime affine spirituellement ses audaces. Elle lui sont nécessaires au nom de la fidélité à Jésus. Pour cela elle prend des risques, parce qu'elle est vivante. Et parce que les signes de l'Esprit c'est l'humour et la décontraction.

L'Eglise que j'aime me fait souffrir certains jours. Je souffre pour elle, de la voir incomprise, critiquée, rejetée comme vieillotte ou inhumaine par certains, trop humaine et pas assez sainte par d'autres. Je souffre aussi par elle. Est-ce le prix à payer pour l'aimer ? Aimer c'est être vulnérable.

Enfin l'Eglise que j'aime, c'est vous, c'est moi, c'est tous les chrétiens, foule bariolée, aux mille visages de foi et de malcroyance, de droite et de gauche, inclassable, peuple plein de lourdeurs et de trouvailles d'Evangile, décevant et attachant comme la vie. En attendant le « Dieu tout en tous » et la fiancée sans ride du « dernier jour ».

Quand on aime, on rêve. Dans l'Eglise que j'aime, le rêve l'a-t-il emporté sur la réalité ? J'ai sûrement privilégié certains de ses visages. A d'autres, des visages différents pourront plaire. Moi, je l'aime comme cela, parce qu'elle est pour moi, aujourd'hui, « Jésus-Christ répandu et communiqué ».

Deux désirs essentiels pour l'Eglise, désirs qui sont liés.

QU'ELLE DEVIENNE, A LA SUITE DE SON CHRIST, MOINS « RELIGIEUSE ».

Pendant des siècles, la « charité » a été le domaine propre de l'Eglise ; peu à peu l'aide à autrui plus faible s'est sécularisée, des institutions civiles de solidarité ont été instituées ; désormais, l'Eglise travaille avec d'autres à la « philanthropie ». De même, la sphère religieuse s'étend de plus en plus, multiplie ses charismes et ses chapelles ; elle devient de plus en plus l'affaire de tous : même les plus réfractaires à l'idée de Dieu insistent sur le religieux et le sacré qu'il y a dans l'homme et les sociétés humaines.

Je voudrais que l'Eglise relativise le religieux, quitte ses intégrismes et ses fondamentalismes, prenne distance par rapport à ce domaine qui n'est pas le tout du Christ, abandonne une volonté de prééminence (aussi archaïque que les Etats pontificaux il y a un siècle) et de puissance par rapport à la sphère religieuse, annonce qu'il s'agit, pour entrer en Christ ressuscité, de mourir aussi au « soi-même » religieux qui est dans l'homme, ce religieux auquel l'homme s'attache de plus en plus, dont il fait un absolu ; le sabbat est pour l'homme, non l'inverse.

QU'ELLE DEVIENNE, A LA SUITE DE SON CHRIST, PLUS HUMAINE.

Une insistance unilatérale sur la divinité du Christ, ou sur les droits de Dieu, une proclamation totalitaire de la transcendance amènent trop l'Eglise à l'autoaffirmation comme si elle était le Christ ou le bon Dieu, comme si elle avait la transcendance de Dieu. Paul — et ce fut sa conversion — a été bouleversé de la kénose où s'est manifestée la transcendance. L'Eglise a peur de l'humanité, peur de l'insertion dans l'humaine condition, peur de l'incarnation, peur de la kénose ; elle parlera ainsi des droits de l'homme mais pour défendre essentiellement les droits de Dieu et la sphère religieuse. Elle s'enferme, sectaire, dans le culte alors que l'homme moderne est là, d'une part de plus en plus dépouillé,

(*) Ecrivain, théologien, délégué général de Droits de l'Homme et Solidarité.

cherchant son chemin d'homme, acquiesçant à avancer hors des seuls chemins de certitude, entrant de plus en plus dans une conscience éthique, hésitant et adulte ; mais aussi, d'autre part, de plus en plus « abstrait », tenté qu'il est de ne pas tenir compte des déchets et des mensonges de notre temps, d'ignorer l'irrationnel et le mal, tout ce qui entrave sa marche qu'il veut triomphale.

Je voudrais que l'Eglise, pour poser la question de Dieu et la question de l'homme, ose partir d'un véritable compagnonnage de chemin avec tous les hommes et avec Jésus de Nazareth, ose partir des joies et des souffrances, des échecs et des réussites, des faiblesses et des progrès de l'homme.

Si l'Eglise s'humanise ainsi, elle ne pourra pas ne pas devenir souple et ouverte, en elle-même, avec les siens et dans son rapport à ceux qui ont d'autres convictions que les siennes. Dès lors — et elle pourra alors être envers eux témoin de son Christ ressuscité — d'une part elle rejoindra ces chercheurs qui sont les plus éloignés de Dieu et qui sont souvent en même temps ceux dont l'Eglise s'est le plus éloignée ; d'autre part elle pourra inviter, avec feu et tendresse, ceux qui sont les plus éloignés de l'homme et des pauvretés humaines à s'humaniser et à transformer humainement la terre.

Je ne voudrais pas que l'Eglise vivante, celle que je vois et dont je suis, se prévale de son lien d'origine et d'intimité avec Jésus-Christ, son Seigneur, pour échapper — en quelque sorte — aux exigences et normes communes de l'existence en société. Autrement dit, j'aimerais que les termes de « mystère », « communion », « sacrement » et autres, qui caractérisent l'Eglise de Jésus-Christ n'aboutissent pas à mettre l'institution ecclésiale qui l'exprime dans le temps et l'espace hors du champ des conduites sociales communes.

Je rêve d'une Eglise repérable, en laquelle on puisse reconnaître le don de Dieu fait aux hommes. Le don de Dieu en la personne de Jésus est un don valable, appréciable, même du simple point de vue et pour l'utilité de ceux qui sont en recherche d'humanité. J'aimerais qu'il en soit de même, toutes proportions gardées, pour l'Eglise ou qui s'y réfère. A partir de ma propre vie et de la vie actuelle de mon Eglise, est-il possible de dire : Dieu a tant aimé le monde qu'Il lui a donné l'Eglise ? Serait-ce indicible ? Est-ce recevable ? Crédible ?...

Je pense à une Eglise exerçant un ministère de vigilance. Pas pour son propre compte, mais pour l'humanité, pour des peuples, pour des hommes et des femmes, pour tout être humain menacé. Comme un veilleur qui alerte en réveillant, en éveillant, en faisant confiance et en appelant à la conscience plus qu'en légiférant.

Je voudrais une Eglise qui, s'appropriant le concept de « droits de l'Homme », s'explique à ce sujet, dise mieux les causes et les raisons de son évolution, montre aux catholiques frileux qu'il ne s'agit pas d'une infidélité, reconnaisse la valeur des fondements séculiers des droits de l'Homme, entre, sans crainte, dans le débat pour l'interprétation des droits de l'Homme, s'implique elle-même dans cette recherche du sens, sans chercher à s'établir dans une sorte d'extra-territorialité doctrinale ou idéologique qui la mettrait à l'abri d'applications internes !

Quand l'Eglise rend présent le Corps du Christ par le sacrement, elle le fait avec du pain et du vin, des paroles et des gestes de tout le monde. C'est l'humanité, avec ses valeurs et ses idéaux, qui est appelée à devenir le Corps du Christ.

(*) Prêtre, secrétaire de la Commission Justice et Paix et de l'A.C.A.T.

« Quand Rome condamne »

Recension de Jean VINATIER

Ce titre bref est jeté comme un défi en tête d'un gros livre de 800 pages, écrit par François Leprieur, et paru aux Ed. Plon - Le Cerf, dans la collection Terre humaine.

ROME ? D'abord le St Office et, dans son sillage, d'autres « intégristes » connus ou anonymes. Rome, avec le Pape Pie XII en fin de règne.

CONDAMNE... Nous sommes en 1952-1954, trois ans après la mort du Cardinal Suhard qui avait eu l'initiative d'une nouvelle « mission » pour la France. Condamnés : d'abord et avant tout les PRETRES-OUVRIERS qui allaient atteindre la centaine. Condamnés : ceux qui avaient aidé, encouragé, éclairé, les Prêtres-Ouvriers. Et d'abord les théologiens dominicains : Féret, Congar, Chenu, avec la destitution, chose inouïe, de tous les provinciaux français. Cela peut paraître d'autant plus étonnant quand on sait qu'au St Office, les dominicains règnent. Mais il y a dominicains et dominicains.

QUE CONTIENT CE LIVRE ?

Les dominicains ont confié à l'un des leurs, François Leprieur, historien et prêtre-ouvrier, la mission de rédiger l'histoire de cette condamnation. Disons-le simplement : ceux qui n'ont pas vécu les événements de cette époque seront un peu déconcertés par la façon dont nous est transmise cette histoire. Huit grands chapitres et un épilogue (500 pages). Un énorme appareil de notes

critiques, très nombreuses, souvent très longues, ne couvre pas moins de 180 pages !

Elles contiennent de très nombreuses citations dont beaucoup auraient sans doute pu trouver leur place dans le récit lui-même. Il y a des annexes intéressantes, qu'on aurait multipliées sans peine ; d'excellentes biographies, très courtes, des principaux personnages ; une bonne bibliographie (où je suis étonné de ne pas rencontrer « Le Cardinal Suhard », évêque à l'origine des prêtres-ouvriers).

Il y a enfin l'indication des sources : on devine sans peine que ce sont les archives dominicaines publiques et surtout personnelles qui ont fourni les principales. Bien entendu il n'est pas question d'avoir accès aux sources romaines. Peut-être dans 100 ans d'ici... Les archives personnelles des pères Férret, Congar, Chenu, et celles des provinciaux destitués constituent des repères décisifs et indispensables.

Rappelons clairement que c'est LA CONDAMNATION DES DOMINICAINS, prêtres-ouvriers dominicains, théologiens dominicains, provinciaux dominicains qui est avant tout en cause dans ce livre. C'est en souligner la portée et l'intérêt. C'est aussi en faire percevoir les limites.

Car nous sommes des centaines et des centaines à avoir vécu ces événements, et un nombre impressionnant, quelques centaines de prêtres, des milliers de militants, à avoir été frappés.

POURQUOI LES DOMINICAINS ?

Il est pourtant juste que ce soient eux qui apparaissent en première ligne, même s'ils ne l'ont pas cherché.

« Je me suis demandé, écrit le Père Congar, quel lien il y avait au juste entre l'affaire des prêtres-ouvriers et celle des dominicains. LE LIEN EST-IL

PUREMENT ACCIDENTEL ou bien existe-t-il **UN LIEN OBJECTIF** entre les deux réalités ? ».

Je crois pouvoir répondre ici, comme témoin de l'histoire de la Mission de France et de ses propres prêtres ouvriers : « Oui, cher Père, il y avait un lien objectif très clair. Les prêtres-ouvriers dominicains avaient — presque tous — une mission beaucoup plus concrète que celle des autres prêtres-ouvriers, à quelque réserve près. Sans doute le père Depierre a tout de suite mesuré les dimensions de cette entreprise. Mais il était — relativement — isolé. Les P.O. dominicains ont eu très vite une **COHESION INTERNE** qui a manqué aux autres. Pour l'excellente raison qu'ils ont eu très vite **LES THEOLOGIENS** de leur ordre qui, par leurs recherches, leurs dialogues, leurs conférences, leurs articles, ont éclairé, guidé, soutenu l'effort général, et donc les prêtres-ouvriers de leur ordre. Cherchez bien : il n'y a pas eu d'autres grands théologiens (alors en vue) pour cette tâche absolument indispensable. La Mission de France était trop jeune alors et ses prêtres-ouvriers ont été tous de suite aidés, eux aussi, par les théologiens dominicains : Féret, Congar, Chenu : tous les trois sont intervenus au Séminaire de Lisieux, et par le Séminaire, auprès des 28 P.O. que comptait alors la Mission.

La façon dont les premières équipes de P.O. se sont installées, avec ou sans l'accord bien clair des évêques des divers lieux, ne pouvait que favoriser la dispersion, et ceux qui étaient interrogés sur leur rôle, leur avenir, n'avaient que des réponses partielles et fort peu élaborées. Ce dont ils étaient tous sûrs, c'est que ce qu'ils vivaient apparaissait de plus en plus **INDISPENSABLE** à l'évangélisation du monde ouvrier.

LE CARDINAL LIENART ET LA MISSION DE FRANCE

Si le vieil ordre dominicain avait un passé prestigieux et des « réserves » de ressources humaines, la jeune Mission de France se battait alors pour sa survie. Le père Augros, il faut s'en souvenir, a été **LA PREMIERE VICTIME** des

condamnations romaines, à travers « la crainte » des évêques français d'alors. Le Séminaire avait été fermé, les stages de ses séminaristes interdits. Au printemps de 1954, les évêques de la Commission épiscopale de la Mission de France nous avaient lancé un appel et un questionnaire, à nous qui vivions déjà nombreux dans plus de 40 diocèses. Nos réponses, individuelles ou d'équipe, sont conservées dans un volumineux dossier qui est toujours accessible dans les archives de la Mission de France et qui apporte des lumières neuves et impressionnantes à toute cette affaire.

Quand à nos prêtres-ouvriers, qui dépendaient du Cardinal Liénart, s'ils cessèrent à peu près tous le travail — comme ceux de l'équipe des barrages — ils furent traumatisés au plus profond de leur être, comme tant d'autres.

A propos du Cardinal Liénart, je voudrais faire une mise au point sur sa pensée, à propos de l'opinion du pape Pie XII, concernant les prêtres-ouvriers. « Être prêtre et être ouvrier sont deux fonctions, deux états de vie différents, et il n'est pas possible de les unir dans la même personne sans altérer la notion du sacerdoce ». Comme je l'ai souligné dans le livre : « Les prêtres-ouvriers, le Cardinal Liénart et Rome » (p. 95), le Cardinal avait voulu scrupuleusement répéter les termes mêmes du pape Pie XII. Devant une affirmation aussi nette, il hésita un moment. Mais sa conviction profonde, et je me souviens de tout ce que lui répétèrent les P.O. de la Mission de France, était contenue dans son rapport au Pape : « Le but poursuivi par tous les prêtres-ouvriers est le même : porter témoignage du Christ et de son Eglise à une foule immense de travailleurs qui ignorent tout du christianisme... L'Eglise a beaucoup gagné dans les masses ouvrières par la présence des prêtres-ouvriers ». Sa conviction profonde, et il « révisa » son ecclésiologie à cette occasion, ne fit que grandir ensuite et très rapidement. La meilleure preuve en est sa demande aux Dominicains d'Hellemmes : laisser sur place l'équipe des P.O. ; et sa même demande à la Mission ouvrière de Dunkerque, afin que Raymond Vandecasteele demeure — en 1955 — prêtre-ouvrier. La preu-

ve la plus décisive, il la donna dans sa lettre de 1959 au Cardinal Pizzardo : « Quand l'Eglise envoie des missionnaires pour gagner à Jésus-Christ des peuples païens, elle ne leur dit pas de rester sur le bateau qui les amène. Elle débarque ses prêtres à leurs risques et périls, en plein cœur du pays ».

Sur ce point l'auteur de « Rome condamne » a diverses hésitations. A mon sens, il n'y a pas à en avoir ; je puis en témoigner.

LA GENESE DES P.O.

L'auteur reprend rapidement ici, les grandes lignes dégagées par E. Poulat. Il ne faut cependant pas oublier que C'EST LE CARDINAL SUHARD qui est le véritable père des Prêtres-ouvriers. Le S.T.O. lui avait ouvert les yeux, spécialement avec l'abbé Bousquet. Et il en arriva à cette méditation décisive où il affirme qu'il y a « un mur entre l'Eglise et le monde ouvrier ». On n'a pas assez remarqué que le Cardinal ne voulait pas définir la nature de ce « mur », mais qu'il le prenait DANS UN SENS MYSTIQUE, celui même de Ste Thérèse de Lisieux.

Je voudrais aussi nuancer passablement ce qui est dit du Sillon, à la page 628 : « Le Sillon... est dominé par des bourgeois et ne touche guère le monde ouvrier ». Je peux témoigner que, si c'était vrai au départ du mouvement vers 1899-1904, ce n'était plus vrai à mesure qu'on approche de 1910 : les ouvriers étaient très nombreux dans beaucoup de groupes du Sillon. La meilleure preuve en fut alors la multiplication des COOPERATIVES OUVRIERES, nées directement sous l'impulsion des Sillonnistes. L'une d'elles, dans le Nord, vient juste de fermer ses portes, en 1989 !

CHEMIN DE CROIX ET VIES BRISEES

Rendant compte du livre (La Croix du 26 octobre 1989) et surtout de son propre cheminement, F. Lacambre, rappelant la publication du document Pizzardo en 1959, écrit : « J'avoue que ce soir-là, j'ai pleuré ». Combien ont pleuré en 1953-54 : Dieu le sait. « Je commence un chemin de Croix », avance le

Cardinal Liénart. Et combien ont eu leurs vies brisées parce qu'ils savaient que les ouvriers ne comprendraient jamais leur départ. On a l'habitude de dire que ces obéissances-là, dans l'Eglise, ont été fécondes. Et de rappeler en effet qu'**AUCUN DES PRETRES N'A SONGE UN SEUL INSTANT A FAIRE UN SCHISME**. A la différence de Mgr Lefèvre et des siens. Et de rappeler l'exemple de Marc Sangnier et des Sillonnistes. Mais qui peut dire quel retard a pris l'évangélisation, et ce qui serait arrivé si le Sillon n'avait pas été condamné ? On ne refait pas l'histoire et mieux vaut se demander quoi faire pour que pareille faute ne se renouvelle pas dans l'Eglise.

CE LIVRE APPELLE D'AUTRES LIVRES

Nous avons maintenant assez de recul pour entendre toute la vérité sur ce drame. François Leprieur et les dominicains ont eu le courage de laisser s'exprimer leurs témoins. Je l'ai fait pour le diocèse de Lille et le Cardinal Liénart. Mais j'ai mesuré alors l'ampleur de la tâche historique à entreprendre, si l'on veut que soit connu ce qui a été alors réellement vécu. Il faut que **DES EQUIPES DE CHERCHEURS**, spécialement pour le diocèse de Paris, se mettent à l'ouvrage. Il faut que des pionniers comme Depierre nous disent tout ce qu'ils ont à nous dire. Et ils en ont beaucoup. Il faut que s'ouvrent les archives de Limoges, Toulouse, Bordeaux, Tours, Marseille, Nancy, et quelques autres. Il faut que les autres ordres religieux qui avaient alors des P.O. parlent. Et que l'on travaille avec la même honnêteté que les dominicains. Peut-on souhaiter plus ? Et, sans attendre l'an 2000, quel membre des équipes qui travaillent dans les archives romaines aura le courage de donner la liste des dénonciateurs acharnés à perdre les prêtres-ouvriers et de mettre à jour les liens sociaux et politiques de ces dénonciateurs. Voyez quelles répercussions ont encore aujourd'hui la découverte et l'intérêt de nos contemporains pour les procès de l'Inquisition ! Et, au moins, à cette époque on avait le courage de faire un procès, alors qu'en 1952-1954, combien ont été frappés sans procès, sans jugement...

CE LIVRE APPELLE UN EXAMEN DE CONSCIENCE DE LA SITUATION ACTUELLE DANS L'EGLISE

Grâce au Concile, grâce à une opinion publique chrétienne plus vigilante aujourd'hui, grâce à l'œcuménisme aussi, bien des choses ne peuvent plus avoir lieu. On respire plus librement. Mais de temps à autre, telle régression grave, comme au diocèse de Récife, celui d'Helder Camara, a encore lieu ! C'est à l'échelle du monde qu'il faut aujourd'hui être vigilant.

Un approfondissement spirituel s'est accompli au sein des prêtres-ouvriers, et l'on sera étonné quelque jour de découvrir de nouveaux chemins de sainteté, à leur suite. La vie de Jésus de Nazareth, les perspectives pauliniennes issues de l'Evangile n'ont pas fini d'être fécondes. **IL NE FAUT PAS QUE LES THEOLOGIENS CESSENT LEURS RECHERCHES** sur ce que devient le sacerdoce dans notre monde, et au sein des cultures les plus loin de l'Eglise et du Christ.

Ne nous réjouissons pas trop vite de savoir que les prêtres-ouvriers sont encore près de 700. Car, combien entrent peu à peu en retraite. Et surtout la crise des vocations sacerdotales diocésaines aura et a déjà des répercussions sur leur recrutement. « Lorsque dans notre diocèse de L..., me disait un vicaire général, nous avions 20 prêtres par an, nous pouvions en consacrer chaque année quelques-uns à l'évangélisation directe du monde-ouvrier. Maintenant que la moyenne est de 2 par an dans ce grand diocèse, et qu'il y a 20 postes à pourvoir, comment faire ? ». Le résultat c'est que — à part de rares et courageuses exceptions — les futurs prêtres-ouvriers seront fournis par le Prado, les Dominicains, les Jésuites, les Fils de la Charité, les Capucins, les Oblats, la Mission de France... on risque d'oublier très vite que **L'EVANGELISATION EST LA TACHE NORMALE DU CLERGE DIOCESAIN NORMAL.**

Merci aux dominicains d'avoir ouvert la route.

Des prêtres-ouvriers : un luxe pour l'Eglise ?

Dominique de Rivoyre

Le Luc est une petite ville du diocèse de Toulon. Lors d'une réunion du Conseil Pastoral, on a demandé à Dominique de Rivoyre, prêtre-ouvrier dans l'agriculture, pourquoi il ne célébrait pas la messe du dimanche quand les prêtres de la paroisse n'étaient pas libres pour assurer ce service. Dominique a bien voulu que sa réponse soit publiée dans la L.A.C. Nous retenons quelques extraits significatifs. Nous l'en remercions.

- Pour quelle Mission, l'Eglise, depuis toujours, se donne et ordonne des prêtres ?
- A l'intérieur de cette Mission, que représente le **service de l'Eucharistie** ?
- Est-ce qu'on est tous appelés à être prêtres de la même façon, avec les mêmes fonctions, avec le même service ?
- Est-ce que, dans cette Mission, il n'y a pas des choix à faire, des priorités ?

C'est en gros les questions auxquelles je vais m'efforcer de répondre. Mais, derrière toutes ces questions, je crois qu'il y a aussi toute la **question des Prêtres-Ouvriers**. De plus en plus on manque de prêtres pour animer les Paroisses, soutenir et approfondir la Foi des chrétiens... C'est inquiétant ; et c'est pourquoi, on peut légitimement se demander si, de fait, dans une telle situation de pénurie, ce n'est pas **un luxe pour l'Eglise** d'avoir encore des prêtres-ouvriers, des prêtres qui ne soient plus des permanents au seul service des chrétiens, quelques prêtres qui consacrent le meilleur d'eux-mêmes et de ce qu'ils ont reçu de l'Eglise pour accompagner ceux qui ne demandent rien à l'Eglise ?

Pourquoi sommes-nous prêtres ?

Pour quelle Mission l'Eglise nous a ordonnés prêtres ? Je me référerai d'abord à l'Eglise primitive, telle qu'on en parle dans le livre des Actes des Apôtres au ch. 6. Je pense notamment au débat qui a surgi très vite au sein du groupe des Apôtres et entre les premiers chrétiens. Les tâches que doivent y assumer les apôtres deviennent de plus en plus lourdes, le nombre des chrétiens s'accroît très vite, les apôtres sont débordés de travail. Ils n'arrivent pas à être disponibles à tout et à tous. Au sein des différents groupes naissent des récriminations : c'est ainsi qu'on voit le groupe de grecs venir trouver les apôtres et se plaindre ouvertement d'être défavorisé par rapport aux juifs, d'être laissé pour compte au profit des juifs.

Les apôtres semblent très ennuyés par toute cette affaire qui divise les membres de l'Eglise. Ils sont surtout ennuyés parce que ces tâches pour lesquelles les chrétiens les sollicitent de plus en plus, si importantes soient-elles, ne sont pas à leurs yeux des tâches prioritaires : ce sont **des tâches de gestion**, de service de la Communauté (ce que le Livre des Actes appelle le « Service des Tables »). Les Apôtres, ne veulent pas abandonner leur Mission première, celle pour laquelle le Christ les a envoyés, qui n'est pas le « Service des Tables », mais le « Service de la Parole », le Service de l'Annonce de l'Evangile de Jésus à tous les hommes. Alors que font-ils ? Ils convoquent l'assemblée pour mettre les choses au clair et décident de choisir sept hommes qui assureraient le « Service des Tables » tandis qu'eux, les apôtres, pourraient continuer de se consacrer totalement au Service de l'Evangile.

Je crois que c'est un débat fondamental dans l'Eglise, un débat qui est toujours à mettre au clair entre nous. Saint Paul s'est trouvé confronté au même problème avec ses communautés qui voulaient le garder à leur propre service. A toutes les époques de l'Eglise, on retrouve des chrétiens qui veulent « confisquer » les prêtres à leur profit. L'apôtre Paul dut élever le ton et dire clairement : « Mais enfin, le Christ ne m'a pas envoyé baptiser, mais annoncer l'Evangile » (1 Co. 1,17).

Le Concile lui-même a redit, dans le décret sur le ministère des prêtres, que la tâche première et essentielle du prêtre, ce n'est pas d'abord de baptiser, dire la Messe, présider à toutes les assemblées de chrétiens, mais le **service de l'Evangile**. Aujourd'hui, au milieu des hommes tels qu'ils sont, là où ils sont, nous sommes encore témoins et annonciateurs de la Bonne Nouvelle de Jésus.

Quand on parle du prêtre et de sa mission, je crois qu'il faut toujours se référer à l'envoi en mission du Christ dans les Evangiles, un envoi qui comporte 3 termes d'importance égale : « **Allez, enseignez, baptisez**, toutes les nations ». On a un peu oublié le premier terme : « aller », aller toujours plus loin. Si on veut, un jour ou l'autre, enseigner, célébrer, baptiser de nouveaux chrétiens, il faut commencer par aller les voir, aller les écouter, aller vivre avec ces hommes et ces femmes qui sont loin de l'Eglise et pour qui l'Eglise ne signifie rien. Avant d'enseigner, il faut apprendre les mots, la langue de ceux que l'on veut enseigner pour ne pas leur parler une langue étrangère : et, pour apprendre la langue, il faut vivre avec...

Pour moi, la **référence reste Paul**, la façon dont il a voulu vivre le service de l'Evangile : à son deuxième voyage missionnaire, il est amené à traverser différents pays d'Asie mineure ; il fonde des communautés partout où il passe. Il arrive un jour aux confins de l'Asie, à Troas, face à un pays nouveau qui n'a pas encore reçu l'Evangile : la Grèce. Là, il hésite. Pour la première fois il hésite à porter l'Evangile plus loin parce qu'il sent que les communautés qu'il a fondées sont encore fragiles : elles voudraient bien qu'il revienne, le garder à leur service. Malgré tout il prendra le bateau pour aller au devant des Grecs, au devant d'une culture qui n'est pas la sienne. Ce sera un demi-échec, mais il n'aura de cesse d'aller annoncer l'Evangile toujours plus loin, jusqu'à Rome. Et, dans une de ses épîtres, il s'écrie : l'Evangile me presse, l'Evangile me rend malade à l'idée que certains peuples n'ont pas encore entendu la Bonne Nouvelle de Jésus !

Il me semble important de le souligner : le prêtre ne se définit pas par le service des chrétiens, mais par **le service de l'Evangile**. Pour garder à l'Evangile toute sa saveur et sa force libératrice, il faut absolument que, d'une façon ou d'une autre, ceux qui en ont la charge, aillent le vivre « hors des frontières », là où il semble le plus étrange de parler de Dieu. C'est toujours le plus loin, le plus étranger, le « moins religieux » qui s'avère le plus propre à révéler le cœur de l'Evangile : la brebis perdue, le fils prodigue, le centurion, le Samaritain, les prostituées qui nous précèdent dans le Royaume de Dieu...

Le prêtre « homme de la messe », quelle signification ?

Le prêtre, « l'Homme de l'Eucharistie », est une expression assez répandue chez les chrétiens (et qui doit bien avoir un fond de vérité). Le Concile Vatican II, dans le Décret sur le Ministère des prêtres au chap. 1^o, cite l'épître aux Romains : « Les Prêtres sont ministres du Christ Jésus auprès des nations » (15, v 16). « Auprès des nations », c'est-à-dire auprès de ceux qui ne connaissent pas l'Evangile,

les « païens ». Et le Concile poursuit en citant la suite du verset : « ils assurent le service sacré de l'Évangile pour que les Nations deviennent une offrande agréable, sanctifiée par l'Esprit Saint ». Saint Paul est donné comme le modèle du prêtre : dans son travail d'Évangélisation, il est « **ministre du Christ Jésus** ». « Offrande », « service sacré », « ministre »... c'est tout le vocabulaire de la Messe. Pour St Paul, l'annonce de l'Évangile n'est pas quelque chose d'accessoire. Pour lui, il n'y a pas à proprement parler un temps pour les chrétiens, qui serait le temps de la Messe, et un temps pour les païens qui serait le temps de la Mission. Pour lui tout le travail d'annonce de l'Évangile est déjà un acte du culte, un acte sacré, un acte de consécration de la vie du monde.

Le ministère, ce n'est pas simplement refaire le dernier geste de Jésus avant sa mort, mais refaire véritablement le **mouvement de toute sa vie** : aller aux hommes, s'enfouir dans toute l'épaisseur de la vie des hommes, être là au plus près de ce qu'ils vivent pour leur révéler que la moindre chose de leur vie, le moindre geste, ce n'est pas rien. C'est quelque chose de sacré. Cela a du prix pour Dieu. Le ministère, c'est manifester la présence de Dieu partout où des hommes vivent ; manifester qu'il est là, au plus intime, au plus secret de la vie des hommes ; manifester le « sacré » dans ce qui apparaît le plus « profane », contempler l'invisible dans ce qui est le plus visible.

Prêtres, nous sommes fondamentalement, « hommes de la messe », hommes de la consécration, « officiants de Jésus-Christ » comme le dit St Paul. Mais il faut surtout éviter de réduire la Messe à un rite réservé à des initiés. La Messe, d'une certaine façon, on la doit à tout le monde. C'est elle justement qui nous livre au monde : elle est le « sacrifice », le sacrifice de Jésus qui s'est livré au monde...

Pour moi, donc, célébrer la Messe, c'est pas seulement et d'abord quand je « monte à l'autel » en vêtements liturgiques. La Messe c'est déjà quand je vais à mon travail le matin et que je peux partager la vie, le travail, l'amitié, le casse-croûte, les réprimandes, les humiliations de tous ceux qui travaillent avec moi et comme moi, et en cela je ne pense pas être « prêtre à mon compte ». Envoyé par l'Église, **je suis prêtre pour un peuple et dans un peuple**, même si ce peuple ne se reconnaît pas comme chrétien.

A propos de l'Eucharistie, St Paul, dans sa lettre aux Thessaloniciens, fait cette recommandation : « En tous lieux, en toutes choses, faites eucharistie ». Nous sommes les hommes de l'eucharistie, là où nous sommes, dans toutes nos activités humaines, car faire eucharistie c'est apporter à Dieu tout ce qui lui appartient, tout ce que nous sommes et que nous tenons de lui.

Le meilleur service que l'on peut rendre aux prêtres est d'éviter d'en faire des « diseurs de Messe » et de les provoquer à devenir vraiment (pour reprendre le vocabulaire de St Paul) des « ministres de Jésus », des « officiants » dans toute la vie ; à devenir non pas des hommes « sacrés », séparés le plus possible de la vie quotidienne, mais tout au contraire des hommes « sacrifiés », sacrifiés aux hommes qui sont les plus loin.

Comment recevons-nous la diversité des « ministères ».

Chez beaucoup de chrétiens, il y a une image toute faite et bien arrêtée du prêtre, de son travail, de sa fonction : ce qu'il doit faire, ce qu'il ne doit pas faire. Il est important de savoir que le Christ nous a donné **une Mission, pas un modèle**, ni un moule où se couler pour exercer cette mission. Il n'y a pas une façon unique d'être prêtre.

On l'est avec des dons différents. St Paul dans l'épître aux Romains (12,6) y revient plusieurs fois : certains sont faits pour animer, d'autres pour être prophètes, d'autres pour servir, d'autres encore pour présider... Se plaindrait-on d'une telle diversité ? Elle est une richesse pour l'Eglise.

Chose très étonnante : il y a quatre Evangiles, et non pas un seul. On sait aussi qu'il y a **quatre récits de l'Eucharistie**, quatre façons d'entendre et de faire le geste de Jésus de partager le pain et de donner sa vie au monde : trois à peu près identiques, et une, celle de l'Evangile de Jean, qui ne raconte pas le dernier repas mais présente le geste de Jésus lavant les pieds des apôtres. La Messe, pour l'apôtre Jean, consiste à se faire le serviteur des hommes.

Si donc, dès le départ, avec les apôtres, il est apparu que l'Eucharistie pouvait être vécue sous des modes et des significations différentes, selon le charisme particulier des uns ou des autres, il serait dommage aujourd'hui de vouloir réduire ce signe à un seul mode.

S'il est bon qu'il y ait des prêtres célébrant la Messe à la manière des trois premiers évangiles, il est important pour l'église que d'autres prêtres « célèbrent » la Messe à la manière de l'Evangile de St Jean, en manifestant qu'ils sont serviteurs des plus petits, des plus pauvres, des plus loin.

En ce qui me concerne, c'est de cette eucharistie selon St Jean dont je me sens le plus proche, et c'est à celle-là que j'essaie d'être le plus fidèle, au jour le jour.

En conclusion :

Des prêtres-ouvriers aujourd'hui, ce n'est pas un luxe, c'est une **nécessité pour l'Eglise** si elle veut rester l'Eglise de Pentecôte, c'est-à-dire une Eglise pour tous les hommes quelle que soit leur culture ou leur race ; si elle veut rester une Eglise capable de redire la Parole de Jésus dans la langue des hommes d'aujourd'hui. Oui, c'est une nécessité et c'est une chance pour l'Eglise qu'il y ait encore quelques-uns de ses prêtres pour s'aventurer et risquer la Foi sur des chemins nouveaux et dans des cultures nouvelles. L'Eglise, qui fait le choix de donner des prêtres pour tous ceux qui sont loin d'elle alors qu'elle en a moins qu'autrefois, se donne à elle-même et donne au monde un signe très important. Les gens, qui sont loin de l'Eglise et apparemment indifférents ou étrangers aux questions religieuses, ne sont jamais insensibles lorsqu'ils découvrent que l'Eglise leur a envoyé des prêtres, des prêtres rien que pour eux, des prêtres envoyés à ceux qui ne comptent pas et que notre société méprise et ignore. « Dieu vous aime tels que vous êtes, là où vous êtes » ; ils découvrent que ce ne sont pas des mots.

Notre ministère de prêtres-ouvriers a une fonction très importante : il rappelle à l'Eglise qu'il lui manque quelque chose, qu'elle est incomplète, qu'elle sera toujours un peu boiteuse, un peu bancal, parce qu'elle est en attente de tous ceux et de toutes celles qui ne se reconnaissent pas rassemblés par la Parole qu'elle porte.

Réflexions sur le pouvoir

Atelier des Equipes rurales

Depuis plusieurs années, l'A.E.R. a poursuivi un travail de réflexion sur les mutations profondes du Monde Rural. Cette recherche a permis de mieux cerner le devenir de l'Eglise dans cette évolution. Elle a interpellé les équipes par rapport à leur propre avenir.

Au cours de ce travail, grâce à l'aide d'un sociologue, les membres de l'atelier ont mesuré l'import-

tance du jeu des pouvoirs et des contre-pouvoirs entre les groupes sociaux et, par là-même, ils ont été amenés à analyser le même phénomène à l'intérieur de l'Eglise.

C'est autour de ce thème du « Pouvoir » que s'est faite une réflexion approfondie au cours de plusieurs week-ends.

Comment se pose le problème ?

L'évolution économique a bouleversé le « tissu social » de nos espaces ruraux : c'est un constat général dont nous avons essayé d'analyser les conséquences. La première à apparaître est la complexité des nouvelles relations entre les hommes. Anciennement, dans chaque village, les ruraux vivaient autour de leur clocher dans une certaine communauté de destin : on se connaissait, on se fréquentait entre agriculteurs, artisans, commerçants... d'autant qu'on avait besoin mutuellement les uns des autres. Aujourd'hui de multiples pôles attirent les gens dans des sens différents. Les agriculteurs (de moins en moins nombreux) vont se retrouver par ex. à la Coopérative. Les commer-

cants essaient de résister (en ordre dispersé) à l'emprise des grandes surfaces. Les ouvriers, les employés... de plus en plus nombreux, font dix, vingt kilomètres si ce n'est pas cinquante et plus pour se rendre à leur travail. Les cars de ramassage scolaire pour les C.E.S. et les lycées sillonnent, matin et soir, nos cantons. Avec les nouveaux lotissements, chaque année, nous voyons de nouveaux arrivants, tandis que les jeunes quittent le pays en grand nombre.

Dans cette population mouvante, on se côtoie sans se connaître ; même dans les petits villages, on se rencontre sans se dire bonjour ! Si la tentation est grande du « repli » sur la maison avec son

confort, la télé etc..., les gens ne veulent pas pour la plupart rester isolés. Des regroupements se font sous l'influence de diverses affinités, dans la profession, les loisirs (sport, culture...), ou le domaine politique etc... Malheureusement, dans les bourgs ruraux, ces différents groupes se superposent et, si les associations sont nombreuses, elles restent souvent fermées les unes aux autres, comme si on était passé d'un regroupement centré sur « le clocher » à un amalgame de « couches sociales » en strates, imperméables les uns aux autres.

C'est dans ce contexte qu'apparaît l'influence des « leaders » : dans ces différents groupes, en effet, certains sont amenés à prendre des responsabilités. Pour eux, il y a quelque chose à faire et ils osent le dire. Ils font alors des propositions ; des gens les suivent. Ils sont ainsi portés naturellement à prendre le pouvoir, en organisant le groupe naissant. Mais, reconnus par leurs « pairs », la tentation sera grande pour eux de prendre goût à un certain pouvoir !

Comment s'exerce le pouvoir des "leaders" ? Un détour par une analyse sociologique

Au niveau d'une commune ou d'un espace rural comme le canton, il n'est pas possible d'en rester à la simple juxtaposition des divers groupes ou associations. Il faut nécessairement organiser le « vivre ensemble ». Et c'est là qu'apparaît le jeu de pouvoir et contre-pouvoir entre les divers acteurs sociaux.

Parler d'acteurs sociaux, c'est évoquer les ensembles de personnes qui se regroupent et se « positionnent » dans la vie locale. Ce seront des groupes organisés au niveau de la profession : par ex. les syndicats ouvriers, les associations de commerçants, de chefs d'entreprise ou d'agriculteurs, etc. Ce seront aussi les associations à but culturel : Syndicat d'initiative, comité des fêtes, M.J.C. etc., ou celles qui visent la pratique des loisirs : les ententes sportives, les clubs-photos etc., ou celles enfin à caractère social ou politique.

Si on observe les réactions de ces différents groupes à partir d'un événement : les élections

municipales, la distribution des subventions communales ou la création d'un parc de loisirs par exemple, on constate que les gens réagissent la plupart du temps pour des motifs « corporatistes », plus soucieux de défendre les avantages de leur association que de penser aux intérêts plus généraux des habitants de la commune. En caricaturant, on pourrait dire que les premiers réflexes sont toujours ceux que dicte la loi du clan.

C'est à cet endroit que le rôle des leaders se révèle très important : mis en avant pour être les porte-parole du groupe, sauront-ils être clairvoyants et courageux pour dépasser l'intérêt primaire et favoriser un meilleur « vivre ensemble » de tous ? Souvent, ils se laissent entraîner par leur « propre troupe » ; ils en arrivent à durcir les positions ou revendications de leur clan afin d'y apparaître les « meilleurs », mêlant dans un jeu subtil la valorisation de leur personne et la défense des intérêts de ceux qu'ils représentent.

Les élections municipales sont un révélateur de premier plan du jeu complexe des rapports sociaux dans une commune et du rôle des différents leaders. Avec la diversité des propositions pour l'avenir de la commune, on voit apparaître les tensions, les rapports de force pour permettre l'élection de tel candidat. Ceux qui parviennent aux responsabilités municipales permettront à leur groupe social d'avoir un pouvoir de décision sur les destinées de la vie communale !

Par contre, à côté des groupes dominants, il y a les « dominés », appartenant souvent à une autre couche sociale dont les propositions ne seront pas prises en compte. Il y a aussi ceux qu'on appelle les déviants dont les propositions, souvent irréalistes, dérangent, mais qui ont l'avantage de faire réfléchir à des solutions nouvelles. Il y a enfin les marginalisés, ceux qu'on laisse de côté en disant : « On ne peut rien faire pour eux » : ce sont les travailleurs sans emploi, les jeunes sans travail, les déstabilisés pour toutes sortes de raisons (maladie, drogue, faillite). Ces groupes minoritaires sont sou-

vent caractérisés par l'absence ou la défaillance de leur porte-parole.

Quant à ceux qui détiennent le pouvoir, il faut observer que leur personnalité aura une grande importance dans les prises de décisions. Certains auront tendance à agir en fonction de leur réflexe de classe ; par exemple, ils chercheront davantage à développer des embellissements de prestige.

D'autres agiront pour des raisons plus démocratiques, en respectant davantage les minorités et en étant plus soucieux de réalisations sociales. La plupart du temps, les priorités sociales — surtout celles concernant les défavorisés — ne sont pas prises en compte d'une manière rationnelle, car il est toujours difficile à un groupe de faire passer le bien commun avant les intérêts de son propre groupe ou avant des réalisations de prestige que certains élus ou leaders « affectionnent » particulièrement. Mais parler de prestige, c'est soulever une question de pouvoir qui s'enracine dans les profondeurs psychologiques. Arrêtons-nous un instant sur cet aspect.

“ Dessine-moi un leader ” ou : le pouvoir à la lumière de la psychologie

Quand on observe le comportement d'un certain nombre de « leaders » dans divers groupes sociaux, on est toujours frappé de voir l'emprise qu'exerce le pouvoir sur ceux qui en sont investis. Il suffit par exemple d'examiner le visage des « notables » le jour d'une assemblée communale, pour l'inauguration d'un monument, d'une salle polyvalente... Lorsque telle personnalité prend le micro, que les yeux convergent, que les mains applaudissent, on devine une certaine jouissance dans la relation du « haut-placé » avec la foule. On pourra faire la mê-

me observation sur le comportement du chef ou du « petit-chef » dans l'entreprise, qui se prend au sérieux avec son « attaché-case » ! On peut aussi découvrir la même attitude chez les membres du clergé — prêtres ou évêques — qui, du haut des marches de l'autel, chercheront « pour la bonne cause » à séduire leur auditoire ; bien qu'en toute humilité, ils veulent éliminer toute opération de prestige, ils ne s'apercevront pas toujours qu'un désir sous-jacent les habite : celui de valoriser leur personne, en rendant leur sermon « captivant » de

telle façon qu'on puisse dire : « comme il parle bien, celui-là ! ».

Etre chef, détenir un pouvoir de commandement sur les autres, réveille en chacun des réactions venues des profondeurs de son être psychologique. A ce niveau, il faut parler des pulsions, disent les psychologues.

Les pulsions s'enracinent dans les premiers temps de nos expériences infantiles. L'enfant est mu, au départ, par une recherche de jouissance qu'il trouve auprès de sa mère, à son contact et à celui de son sein nourricier. Cet état fusionnel dans lequel commence chaque vie humaine où mère et enfant ne font qu'un, reste présent dans la mémoire : il poussera (les « pulsions ») l'enfant à le retrouver sans cesse comme un paradis perdu, dont il doit pourtant se détacher pour devenir adulte. Ce désir de jouissance, venu des premiers temps, imprime une marque profonde dans l'être de chacun.

Ainsi, dans les relations avec les autres, chaque homme, chaque femme reste sous l'empire des pulsions qui portent vers autrui pour retrouver l'état de complétude initiale : séparé de sa mère, depuis sa naissance, séparé des autres et surtout séparé de l'autre sexe, chacun de nous sera perpétuellement en état de désir de combler le « manque fondamental ».

Mais deux chemins sont possibles :

— ou bien entrer en relation avec les autres en reconnaissant la valeur propre de leur être, de leurs qualités, en établissant avec eux une véritable réciprocité : « je reconnais ce que tu es pour moi, comme toi, tu le reconnais pour moi ». Là, se manifeste une bonne gestion des pulsions.

— ou bien, au contraire, tenter de séduire les autres pour recueillir tous les avantages possibles qu'ils peuvent procurer à ma propre personne, tenter de les « avoir », de les mettre à mon service,

sans me soucier de leur propre existence. En donnant ainsi libre cours à ses pulsions, à la recherche de tous les moyens pour combler le manque qui habite chacun, on aboutit à une mainmise sur les autres qui fausse toute vraie relation.

Le pouvoir ouvre la porte à une telle attitude : tout homme en effet, détenteur d'un pouvoir sur les autres — que ce soit le maire d'une commune, un chef d'entreprise, un prêtre de paroisse, le président d'une association, etc... — restera toujours un homme soumis à l'influence des « forces dynamiques des pulsions ». Il doit les gérer comme tous les humains. Mais pour lui la tentation sera plus forte d'utiliser son pouvoir pour séduire les autres à son profit. Et, s'il n'y prend pas garde, cette tentation le conduira à dominer les autres, à les posséder pour lui, pour son prestige et les privilèges qui en découlent. D'où la tentation perpétuelle de ne pas accepter que les autres soient différents, qu'ils puissent avoir de meilleures idées que les siennes.

Et, pour certains qui gèrent très mal leur équilibre psychologique, cette attitude pourra aller jusqu'à une peur pathologique de perdre son pouvoir, d'être supplanté, une peur de ne plus exister... une peur du vide ! De telles dispositions entraînent souvent des moments de colère, de mépris des autres, de jalousie. Ce dysfonctionnement psychologique aboutit à la perversion du pouvoir.

Pourtant, en conclusion, il faut dire avec force que le pouvoir n'est pas mauvais en soi. Il est bon, il est indispensable pour l'existence de toute société humaine, à condition qu'il soit exercé pour le bien commun de chacun de ses membres. Exercé dans la perspective du service d'autrui, avec l'intention de favoriser de vraies relations, le pouvoir devient alors source de grandeur authentique pour l'homme qui le détient.

Un regard évangélique sur le Pouvoir

Un parcours sociologique et une analyse psychologique ont soulevé de vraies questions sur la nature et l'exercice du pouvoir. Quel regard évangélique porter sur le pouvoir ? Dans sa pratique, son comportement, Jésus s'est heurté aux pouvoirs dominateurs de son pays. Il en est mort... crucifié. Dans le Message qu'il laisse à ses disciples, il trace les grandes lignes de l'exercice du pouvoir qui permet aux hommes d'atteindre leur « vraie dignité ».

Jésus a exercé un pouvoir.

Quand les disciples d'Emmaüs expriment ce que Jésus représente pour eux, ils disent : « Jésus de Nazareth : un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant le Peuple ». C'est bien ainsi, semble-t-il, que les foules de Palestine ont compris la personnalité de Jésus.

En parcourant les campagnes de Galilée ou les bords du lac de Tibériade, Jésus, à la manière des prophètes d'Israël attire à lui un peuple nombreux de « petites gens », de pauvres ; il apparaît comme un « leader populaire ». Il a le don de la parole. Il enseigne comme un maître qui a autorité. Il annonce la venue du Royaume et la conversion. En même temps, il se montre puissant dans ses œuvres : par les « signes » qu'il accomplit par les guérisons qu'il opère, ses disciples comprennent que la puissance de Dieu agit par lui.

Aux yeux de ses contemporains, Jésus apparaît ainsi investi d'un pouvoir ; et même d'un pouvoir qui va prendre de l'ampleur puisqu'il fera trembler celui des grands Prêtres de Jérusalem ainsi que ceux d'Hérode et des Romains.

Et pourtant, la façon dont il exerce son pouvoir va à l'encontre de celle que pratiquent les grands de l'époque.

Comment Jésus exerce-t-il son pouvoir ? Quel rapport a-t-il avec le pouvoir ?

Tout d'abord il faut écarter une vue infantile du pouvoir de Jésus. Certains ne retiennent en effet que le « pouvoir divin » de Jésus : il est celui qui règne en maître sur le monde, sur les hommes ; il fait des miracles, il ressuscite... Il ne faut pourtant pas oublier que tout en étant Fils de Dieu, Jésus est vraiment homme : il sera tenté comme tout homme d'utiliser le pouvoir à son profit.

1^{er} texte : On veut enlever Jésus pour le faire roi (Jean 6/14 sq).

Jésus fuit dans la montagne. Il veut échapper à la pression de l'attente populaire ; il est poussé de plus en plus vers un rôle qu'il refuse : celui de prendre la tête d'un puissant mouvement de contestation. L'attente est forte en Israël : on voudrait qu'un libérateur se lève, qu'il chasse les Romains et apporte à ce peuple écrasé une ère de prospérité et de paix. C'est le sens du combat des Zélotes.

Jésus refuse d'entrer dans le rôle d'un leader politique qui le mettrait dans un rapport de puissance, et donc de guerre, avec les Romains.

Mais pourquoi refuse-t-il ce pouvoir ? Serait-ce parce qu'il est un juif pieux, non-violent, qui s'en remet à Dieu ? Ou tout simplement parce qu'il a peur de l'affrontement ? Jésus agit pour des raisons plus profondes : ne vient-il pas pour que les hommes « aient la vie en abondance » ?

2^e texte : La Tentation au désert (Lc 4/1 à 13).

Dans cet épisode, c'est à l'intérieur de lui-même que se joue la tentation du Pouvoir et de la Puissance. Les hommes sont tous habités par un désir insatiable de toute-puissance. La Bible appelle cette tendance : « le désir fondamental d'être comme des dieux ». Au désert, Jésus éprouve la fragilité radicale de l'Homme, mais en même temps le désir illimité de vaincre cette indigence fondamentale. Entre l'une et l'autre, au cœur de cette tension, comment triompher de sa fragilité ? Le texte présente deux issues possibles :

● ou bien accaparer tous les moyens humains que confère le pouvoir sur les éléments matériels (les richesses... l'Avoir... le pouvoir économique), sur les hommes (être Roi : le pouvoir politique), sur les consciences (être Grand-Prêtre : le pouvoir religieux) ;

● ou bien accueillir en soi, et dans la société des hommes, le don de Dieu qui engendre à la vraie vie qui, pour Jésus, est essentiellement relation d'amour avec Dieu et les hommes, donc vie fraternelle faite de respect mutuel, de reconnaissance des autres, de partage et de pardon.

Le Pouvoir dans l'histoire de l'Eglise

Comment le message de Jésus sur le pouvoir allait-il être vécu au cours des différentes étapes de l'histoire chrétienne ?

L'Eglise connaît une mutation profonde. Jusqu'ici, sa vie, ses structures s'appuyaient sur la responsabilité des prêtres. Or, le nombre des prêtres diminue de plus en plus tandis que celui des laïcs en

3^e texte : Jésus lave les pieds des Apôtres (Jn. 13).

Avant d'être éliminé par les tenants du Pouvoir, Jésus va laisser un suprême témoignage à ses disciples, un acte symbolique, liturgique, pour toutes les générations : « Il se lève de table et se met à laver les pieds de ses Apôtres ».

Dans ce geste, Jésus se met du côté de tous les hommes, de toutes les femmes en état de service, lui le Seigneur et le Maître, investi du pouvoir que son Père a remis entre ses mains. Il manifeste ainsi l'exercice du pouvoir que Dieu aime. En contestant radicalement tous les pouvoirs qui engendrent des esclaves, Jésus redonne son vrai sens à l'autorité en la mettant au service de la vie qui doit être développée en chacun. Autorité vient de auteur = créateur. Toute responsabilité chez les hommes ne peut être exercée que dans ce sens-là.

Les disciples de Jésus découvrent ici un Dieu différent : non pas celui de la Puissance, qui domine le monde, mais celui de la « Tendresse et de la Miséricorde ». Il attend l'homme sur le chemin (l'enfant prodigue) pour lui permettre d'entrer librement dans des relations d'amour. Il ne forcera jamais la porte : il attend de l'homme qu'il devienne avec lui un partenaire libre.

responsabilité augmente. Ceci ne va pas sans difficulté : des fidèles acceptent mal ce changement ; de plus, dans les consciences des chrétiens, les projets « d'Eglise » sont souvent différents. Pour leur part, les membres de l'atelier ont vécu leur mission dans une certaine direction en recherchant une proximité de vie avec les hommes, dans un

« dialogue » avec ceux qui ne partagent pas la Foi. Cette façon de « vivre la Mission » n'est pas jugée nécessaire par tous. Certains laïcs ont d'autres projets. Comment va-t-on harmoniser ces différents points de vue ? Qui va imposer ses choix ? Tel est, parmi d'autres, l'un des enjeux de la mutation de l'Eglise actuelle, avec la question de l'organisation nouvelle des communautés, et donc du « pouvoir » qui doit s'y exercer.

Le pouvoir aux origines de l'Eglise

Les premières communautés chrétiennes ont reçu le message de Jésus et elles en ont tenté d'en vivre l'intégralité. Comment ont-elles partagé les responsabilités ? Comment ont-elles pratiqué au jour le jour l'exercice du Pouvoir ? Telle est la question que nous avons travaillée avec Claude Wiéner.

L'institution des « 12 »

L'institution des « 12 » est l'œuvre de Jésus. C'est indiscutable et ce choix est signifiant : un groupe d'hommes est placé à la tête du Peuple de Dieu, à l'image des 12 tribus d'Israël. Dans ce groupe, la manière d'exercer le pouvoir est paradoxale et va se jouer à l'inverse du monde où vivait Jésus (Marc 10, 42-44). Ce n'est pas un pouvoir dominant, mais un pouvoir/service, service de Dieu et des plus petits (Luc 22, 25-27 ; Jean 13, 1-20). Le pouvoir dans le groupe des 12 est conçu à l'image du comportement de Jésus, lui-même serviteur de Dieu.

A partir de ce groupe des 12, les premières communautés de croyants vont naître. La priorité est donnée au baptême qui constitue la communauté avec des membres égaux et responsables. Les lettres de Paul et les Actes des Apôtres vont nous

montrer ce qu'il advient du projet de Jésus dans le déroulement historique de la naissance de l'Eglise.

Regardons Paul exercer le pouvoir :

Dans l'épître aux Thessalociens (le plus ancien des écrits chrétiens), dès les premières lignes, Dieu confie la prédication de l'Evangile à trois hommes éprouvés, dont Paul auteur de la lettre. Le « nous » dit abondamment que la mission reçue est partagée, vécue avec d'autres, dans un service désintéressé, comme celui d'un père avec ses enfants. Tous les trois sont également Apôtres du Christ, donc qualifiés pour la mission. Au chapitre 3, Timothée, « serviteur de Dieu et notre collaborateur », sera envoyé pour éclairer, affermir et reconforter la communauté naissante où chacun doit reconforter, édifier l'autre et où « ceux qui sont à la tête » ont droit à la considération et à l'estime. Une autorité existe ; elle a un rôle important. Elle est un service et veut rendre les gens responsables.

Dans sa lettre aux Galates, Paul — apôtre — détient du Christ le pouvoir d'annoncer l'Evangile aux païens (1,1 à 2,10), mais ce pouvoir il ne l'exerce pas de façon isolée. C'est pourquoi il va exposer « aux chefs, aux notables, aux colonnes » ce qu'il prêche, pour arriver à un accord qui, au delà des confrontations, reconnaît les missions différentes de Paul et de Pierre, différentes mais égales quant à leur origine. « Celui qui avait agi en Pierre avait pareillement agi en Paul ».

Au chapitre 2,11, l'affrontement entre Pierre et Paul — au nom de la vérité de l'Evangile — montre que l'unité de l'Eglise n'est pas à rechercher à n'importe quel prix. Si l'autorité reconnue à la communauté de Jérusalem, avec Jacques, Céphas et Jean, n'est pas contestée, la même autorité est reconnue à Paul et à sa vision de l'Evangile. Il n'y a pas unanimité, mais recherche de complémenta-

rité entre points de vue différents, fort éloignés les uns des autres.

Dans la 1^{re} lettre aux Corinthiens, dès les premiers mots, Paul se situe. Cette communauté naissante connaît des rivalités et des divisions. Lui rappeler que tous sont en dépendance du Christ (3, 22) ramène le pouvoir à sa juste dimension : Paul, Apollos, les autres, tous sont des serviteurs ; Dieu seul donne croissance (3, 5-6). Les pouvoirs ont à s'articuler entre eux, à se situer par rapport à Dieu qui les fonde et les relativise. Ainsi le pouvoir ne saurait être domination : il est un service.

Paul affirme sa place prédominante (2,16 ; 4, 14-16 ; 5, 3-5) : il fait ce qu'il doit faire. Il affirme tout aussi vigoureusement la responsabilité des membres de la communauté (12,4) : il y a diversité, mais il y a un même Esprit qui se déploie dans la variété de ses ministres. A l'image du Corps humain, l'activité de chaque membre est indispensable à tous les autres, en commençant par les plus faibles. La place de chacun est nécessaire (12, 27-29), et les charismes, qui révèlent l'action de l'Esprit sont au service de l'édification de la communauté et du témoignage auprès de ceux qui sont au dehors.

Dans le livre des Actes des Apôtres

Luc nous livre un récit. Mais ce livre est-il seulement le reflet de ce qui s'est passé ou de la théologie de Luc sur l'Eglise ? En décrivant l'unanimité de la communauté, même si des conflits existent (Act 1, 14 ; 2, 42 ; 4, 32 ; 5, 12), il est possible que Luc idéalise. Union et partage sont deux mots-clefs de la vie de l'Eglise. Elle est une société différente des autres puisque sa source est dans le Christ et l'Evangile. La pratique de Jésus, qui refuse la puissance dominatrice et donne la première place aux pauvres, est proposée à tous les

membres de l'Eglise : refus de puissance, priorité aux pauvres, partage concret dans la communauté et souci de la justice.

Mais l'Eglise est aussi une société comme les autres, composée d'hommes de chair et de sang. Elle doit tenir compte des lois sociologiques de tout groupe et de la psychologie des hommes qui la composent. Trois textes des Actes nous ont retenus.

L'élection de Matthias (ch. 1). Le Peuple doit être au complet pour recevoir les dons de l'Esprit. Il faut donc être « 12 », après le « départ » de Judas (même si, dans la suite, cette institution des « 12 » n'est pas retenue). Quels éléments interviennent pour ce choix capital ? N'importe qui ne peut être désigné : il faut avoir été là tout le temps où Jésus s'est manifesté, avoir été compagnon de vie de Jésus et être témoin de sa résurrection. Quel sera le processus de désignation ? Pierre pose le problème « au milieu des frères ». « On » présente des candidats. Après un temps de prière, « on » tire au sort. Ainsi Matthias devient-il l'un des « 12 »... C'est le Seigneur qui a choisi.

Le choix des « 7 » (ch. 6). Tout part d'un conflit : il faut assurer le service des pauvres, sans négliger aucune catégorie, et sans délaisser non plus le service de la Parole. L'origine de ce conflit est d'ordre culturel : hellénistes et hébreux avaient cassé la belle unanimité première. Une institution va naître. Comment ? A partir des « murmures » de la communauté, les « 12 » convoquent l'assemblée des disciples. Le problème est posé. Sept hommes « de bonne réputation, remplis de l'Esprit saint et de Sagesse » sont présentés aux Apôtres qui leur imposent les mains. L'autorité apostolique intervient pour confirmer le choix fait par la communauté. Le temps de prière est signalé (comme pour

Matthias) et devient ce temps fort du discernement des signes de l'Esprit. L'imposition des mains par les Apôtres signifie l'envoi des nouveaux ministres.

L'assemblée de Jérusalem (ch. 15). Un conflit grave : « faut-il devenir juif pour être chrétien ? ». Un conflit qui dépasse la seule communauté d'Antioche. Aussi les responsables, Paul et Barnabé, et quelques autres vont à Jérusalem auprès des Apôtres : « ils sont accueillis par l'Eglise, les Apôtres et les Anciens ».

Trois discours se suivent : Pierre rappelle les signes qui l'ont amené chez les païens ; Paul et Barnabé disent les merveilles que Dieu accomplit par eux ; Jacques enregistre ces faits et les relie aux Prophètes, puis tire une conclusion d'ordre pratique. Il n'est pas question de théorie mais de faits où il faut discerner l'action du Seigneur : lui seul est le maître d'œuvre. Un compromis est décidé et la communauté tout entière, avec les Apôtres et les Anciens décide : envoyer quelques-uns des leurs, avec Paul et Barnabé, porter une lettre à Antioche qui fera connaître la décision prise.

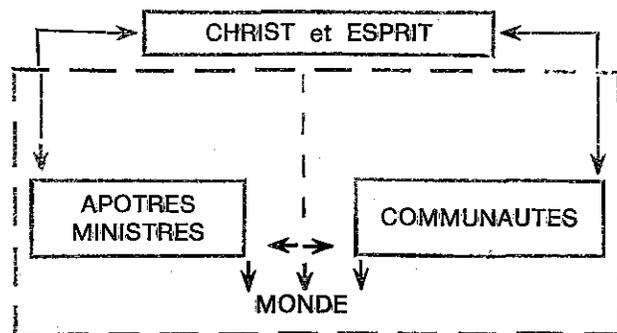
« L'Esprit et nous », c'est énorme de dire cela et cependant le discernement qui vient d'aboutir à cette décision porte la marque de l'Esprit. La communauté peut le dire : elle est arrivée au point où elle pense avoir suffisamment discerné pour dire : l'Esprit est avec nous.

Si l'on veut comprendre quelque chose au fonctionnement des communautés primitives, il ne faut jamais oublier que leur organisation par les ministères repose toujours sur la priorité donnée au baptême qui constitue les membres de la communauté égaux et responsables. Or, ce baptême renvoie au Christ et à son Esprit, mais jamais sous une forme pyramidale ayant à son sommet le Christ et son Esprit ; en dessous : les Apôtres ; en dessous d'eux :

les communautés ; et à la base : le monde des hommes dans lequel vivent ces communautés.

Dans les Actes, il existe au contraire un vaste courant circulaire entre les trois pôles : Christ et son Esprit, Apôtres, Communautés. Ces deux derniers pôles sont eux-mêmes situés au cœur de tout le flux migratoire du monde qui traverse et les ministres et les communautés. (Voir schéma).

Le « ministre », ainsi appelé parce qu'il a une responsabilité dans la communauté, renvoie donc à : → un au-delà qui est le Christ source, → les autres communautés, → le monde des hommes appelé à devenir le Temple de Dieu. Il doit donc s'inspirer du Christ et de son Esprit et vivre la communion avec les autres communautés et le monde.



L'autorité (au sens de auteur, qui fait naître) exerce son pouvoir au service de la communauté, au cours d'un discernement fait ensemble, à partir des événements, des conflits et des gens tels qu'ils sont. La référence essentielle, c'est le Christ et son Esprit, c'est la Parole et l'Écriture. Il n'y a pas autorité sans cette référence à un « ailleurs » qui donne mission et signes. Quand la communauté (ministres

et membres) pense avoir discerné cette présence de l'Esprit, il y a décision, c'est-à-dire innovation dans la Tradition pour répondre aux besoins nés des événements, des évolutions et des différences culturelles.

Un même Esprit circule dans la communauté, chacun pour sa part construit l'Eglise. Il ne s'agit pas de gommer les conflits, ni même les différences. Il faut plutôt les articuler sur ce fond d'égalité, il y a place pour chacun, tel qu'il est. C'est de complémentarité qu'il s'agit, car celle-ci est nécessaire. Les différences sont reconnues comme légitimes et elles peuvent coexister. Nous sommes loin de l'unanimité et du confusionnel.

Cette façon de vivre l'autorité dans une communauté naissante reste-t-elle valable pour des communautés établies ? Tout doit-il se faire toujours de la même manière ? Autant d'interrogations que ces textes ne résolvent pas, mais ils nous livrent des indications significatives pour nous aujourd'hui :

- Un pouvoir et une autorité au service de la communauté
- Des décisions prises à la suite d'un discernement opéré ensemble
- Le souci de se respecter les uns et les autres dans la décision
- L'importance du témoignage à donner à ceux qui ne croient pas
- La référence première est toujours : le Christ et son Esprit, seule source de tout Pouvoir
- La nécessité de vivre toute décision dans la communion avec les autres communautés.

Le pouvoir au cours de l'histoire de l'Eglise

Dès les origines, dans la conscience des premiers chrétiens surgissent des préoccupations, des pro-

jets divers sur le fonctionnement de l'Eglise et sur la manière de l'exercer. Au cours des âges, cette diversité va continuer à se manifester dans différentes façons de concevoir le rôle de l'Eglise et la pratique du pouvoir.

Grâce à l'aide d'une théologienne (*), les membres de l'AER en ont retenu plusieurs points forts.

Aux premier et deuxième siècles, on voit se mettre en place les éléments importants qui vont structurer les communautés chrétiennes. St Paul, dans ses épîtres, avait déjà écrit les diverses fonctions qui les animent. Parmi celles-ci, deux en particulier vont prendre de plus en plus de consistance : celle du presbytre ou évêque et celle du diacre. Dès la fin du 1^{er} siècle, la « Didaché » et St Clément de Rome l'attestent en affirmant que les évêques et les diacres ont été voulus par Apôtres. St Ignace d'Antioche (+ 107) et surtout St Irénée vont définir davantage **le rôle des évêques** : pour maintenir la cohésion des communautés, ils doivent veiller à ce que la parole évangélique qu'ils transmettent demeure intacte, qu'ils restent dans la tradition des Apôtres et que leur vie confirme ce qu'ils prêchent.

A partir du 3^e siècle, la tendance déjà manifestée à la concentration des pouvoirs entre les mains de l'évêque (l'évêque) va s'affermir de plus en plus. Même si Tertullien pense que les laïcs sont l'Eglise et St Cyprien que l'évêque, élu par la communauté, ne décide rien sans consulter le peuple, les évêques deviennent, pour chaque Eglise, des hommes de gouvernement et d'autorité. Pivots de toute vie ecclésiale, ils s'entourent de prêtres et de clercs d'un rang inférieur. L'état cléricale s'organise.

(*) Donna SINGLE

Au 4^e siècle, avec la paix constantinienne, l'Eglise devient puissante. Le rôle des Papes, évêques de Rome, s'impose de plus en plus. De grands évêques, comme Athanase, Augustin, etc... vont donner leur stature à la fonction épiscopale. Les évêques deviennent de vrais chefs spirituels, défenseurs de l'orthodoxie avec les conciles, grands patrons dans leur territoire et même défenseurs de leur population. Mais en même temps, favorisée par les empereurs, l'Eglise va devenir une puissance temporelle.

Ainsi à l'aube du Moyen-Age, on observe que le pouvoir dans l'Eglise — essentiellement spirituel dans les débuts — est devenu **un pouvoir hiérarchique** au sein d'un ordre de clercs et **un pouvoir temporel** par l'acquisition de biens ou d'une juridiction sur un territoire.

Au Moyen-Age va naître une réflexion théologique plus élaborée, plus systématique, sur les fondements de l'autorité dans l'Eglise. Le décret de Gratien (1140) est particulièrement intéressant à ce propos. Toute l'institution ecclésiale est structurée autour d'une tête : **le Pouvoir Pontifical**. Le Pape est le vicaire du Christ, c'est-à-dire qu'il représente le Christ absent. Il va exprimer la volonté du Christ qui, « n'étant pas là » ne peut pas la manifester par lui-même. Il reçoit le pouvoir de commander à la place du Christ, pouvoir symbolisé par les « Clefs ». Il y a là une influence du droit romain : quand le maître est absent, le serviteur ou l'esclave, appelé vicaire, reçoit tout pouvoir pour gérer les biens.

Cette doctrine ouvre la porte à un pouvoir absolu et universel. Pour donner du « relief » à cette puissance romaine, la cour pontificale ressemblera à celle des grands de ce monde, avec ses grands dignitaires. Un haut-clergé se développera partout en Europe. Des évêques deviendront même des diplomates, grands seigneurs, hommes d'Etat.

Mais ce développement du prestige dans l'Eglise du Moyen-Age à la Renaissance ne dit pas tout de la vie de l'Eglise. Un courant évangélique profond la traversé aussi à cette époque, avec la fondation de nombreux ordres monastiques, d'écoles de spiritualité, avec le rayonnement de grands saints comme François d'Assise, Vincent de Paul, etc... On y dénonce l'abus des richesses de l'Eglise, on insiste sur la conversion et l'utilisation des moyens pauvres, etc...

Cependant, dans les périodes suivantes, les tenants d'une « nécessaire puissance de l'Eglise », qui doit s'imposer dans les nations, les Etats, vont continuer à garder le devant de la scène. Ce courant aboutira au Concile de Vatican I où la doctrine de la primauté pontificale va parvenir à sa plus haute définition avec la constitution sur l'infaillibilité du Pape. Jamais on aura été si loin pour consacrer l'autorité personnelle du Pape et pour donner à son pouvoir un caractère aussi absolu.

Deux courants ont donc traversé l'histoire de l'Eglise : un premier, toujours en avant-scène, celui qu'on pourrait appeler « pôle constantinien ». Là, l'institution-Eglise apparaît parmi les hommes comme une société centralisée autour des pouvoirs des évêques et du Pape ; elle est dirigée de haut en bas par le pouvoir des clercs qui ont la responsabilité du salut des croyants. Un second, plus caché, qu'on pourrait appeler « pôle prophétique » : là, grâce à la voix de saints, de prophètes, l'Eglise apparaît davantage comme un peuple attaché à la vérité évangélique ; à l'exemple de son maître, elle ne doit exister que pour le service des autres et spécialement des plus pauvres.

Le Concile Vatican II tentera un essai de synthèse. Il montrera, d'une part, que l'Eglise a besoin d'une colonne vertébrale comme tout corps

vivant : c'est la fonction de l'autorité du Pape et des évêques, représentant le Christ-Tête ; ils conduisent le troupeau en assurant sa cohésion, autour de lui. D'autre part, tous les membres constituent le Peuple de Dieu, un « Royaume de Prêtres »,

chargé d'annoncer aux hommes la Bonne Nouvelle de l'Evangile. Les baptisés n'agissent pas comme sujets de la hiérarchie, mais comme fidèles envoyés en mission par Jésus-Christ. Le pouvoir y est ainsi défini comme au service de cette mission.

Le pouvoir dans l'Eglise : réflexions plus théologiques

En analysant plus profondément ces deux pôles, on discerne deux ecclésiologies différentes : une ecclésiologie déductive et une ecclésiologie inductive. Même si cette distinction semble schématique dans la réalité, ces deux ecclésiologies sont toujours étroitement mêlées.

Une ecclésiologie déductive

Dans cette conception de l'Eglise, les principes premiers, mis à jour par Gratien, établissent que l'Eglise est d'abord une société hiérarchisée avec « en haut » le Pape, vicaire (tenant-lieu) du Christ, au dessous les évêques, puis l'ordre des clercs et enfin les laïcs. On définit ainsi que la vie circule de haut en bas, que son impulsion vient de la tête pour descendre dans tous les membres. Si en effet le Pape reflète exactement le pouvoir du Christ, s'il est le Christ sur terre, il devient l'ultime référence pour le peuple chrétien. Son enseignement devient la règle de foi pour les croyants. Il détient la vérité. Il ne peut pas enseigner l'erreur. Il a dans la main un pouvoir universel et absolu et tout croyant doit se soumettre à son autorité : celle-ci ne peut être critiquée puisqu'il représente le Christ en personne. Rien ne doit lui échapper, tout lui est soumis dans l'ordre de la Foi et de la Morale. Le chrétien n'a plus à chercher à créer son avenir,

puisque l'Autorité lui dicte le chemin à suivre. En lui obéissant, il ne fait que suivre la volonté de Dieu.

C'est la Théologie de la représentation poussée dans son expression extrême... : L'Autorité dans l'Eglise — celle du Pape en 1^{er} lieu, puis celle des évêques — a reçu le pouvoir de représenter le Christ absent, de le rendre présent. Mais au lieu d'utiliser l'idée de représentation comme un signe, un symbole, on prendra celle-ci selon la conception philosophique de « l'essence ». Dans cette façon de pensée, il faut d'abord reconnaître en tout être, en toute chose, son « essence », c'est-à-dire ce qui le constitue en profondeur. Ici, l'essence du pouvoir hiérarchique, ce qui le constitue en profondeur, c'est qu'il représente le pouvoir du Christ ; il le reflète exactement. Il y a adéquation entre le pouvoir du Christ et celui du Pape et des évêques. Le pouvoir de ceux-ci devient donc un pouvoir sacré, inhérent à la personne, au caractère indélébile. On comprend qu'en recevant le sacerdoce (= don sacré), les prêtres comme les évêques et le Pape, reçoivent un pouvoir sacré qui, dans cette conception, marque leur être en profondeur comme s'ils entraient dans un nouvel état d'existence ; leur pensée, leur voix sont celles de Dieu. On comprend aussi que, dans cette conception, les structures de l'Eglise, c'est-à-dire le pouvoir qui descend du

haut (Pape, évêques, prêtres, diacres) sont des structures au caractère sacré ; immuable. Elles sont de droit divin...

Une ecclésiologie inductive

Ici, le point de départ, c'est la vie de l'Eglise et non sa nature en soi. L'Eglise rassemble dans une même communion tous ceux qui croient en Jésus-Christ. Issu du dessein éternel du Père (aspect invisible), c'est le nouveau Peuple de Dieu, engagé dans l'histoire des hommes (aspect visible) ; chacun de ses membres participe à la même mission, celle d'annoncer l'Évangile.

On retrouve ici la démarche de Vatican II. Ce qui est premier, c'est donc ce peuple constitué d'hommes, de femmes, d'enfants qui, en toute nation, vivent dans la foi au Christ. Ils rejoignent tous les hommes de « bonne volonté », épris de paix, de justice, qui, à leur niveau, vivent déjà — sans le savoir — en accord avec Dieu, constituant le « royaume invisible de Dieu ». Ainsi l'Eglise apparaît, en premier lieu, comme ce peuple envoyé en mission par Jésus pour faire grandir le Royaume et faire connaître l'Amour de Dieu.

Dans cette perspective, ce n'est pas l'aspect « société organisée » ou « société hiérarchisée » qui est mis en avant. Les baptisés n'y apparaissent pas définis par leur dépendance à la hiérarchie, puisqu'ils sont membres à part entière de l'Eglise, avec leur responsabilité propre dans la tâche missionnaire de l'Eglise.

Cependant pour assurer la cohésion de ses membres dispersés dans le monde, l'Eglise rassemblée invisiblement dans la Foi au Christ, aura besoin de témoins de cette unité en Jésus-Christ. Lui-même a pris soin de confier ce rôle aux Apôtres.

Leur pouvoir ne s'exercera pas à la manière des chefs de ce monde, qui dirigent par eux-mêmes leurs sujets. Leur pouvoir ne s'exercera qu'en dépendance de celui qui assure la cohésion de son peuple : Jésus-Christ, et dont ils ne sont que les témoins, les « signes ».

Là, on n'est plus dans l'ordre de la représentation : un pouvoir qui s'exercerait à la place de l'absent qu'on représente. On est dans l'ordre de la signification, du symbole : la responsabilité de conduire le peuple de Dieu, d'assurer sa cohésion doit s'exercer de telle façon qu'on reconnaisse en elle l'action de l'Esprit de Jésus-Christ et la conformité à l'Évangile. L'exercice du pouvoir n'apparaît pas orienté au bénéfice de celui qui l'assume : celui-ci ne travaille pas à son compte ! Le pouvoir doit continuellement laisser transparaître le vrai centre de décision qu'est Jésus-Christ agissant par son Esprit.

On est bien dans le registre symbolique, c'est-à-dire qu'à partir d'une réalité visible, qui tombe sous les sens, j'atteins une réalité invisible. Je vois une fumée, je sais qu'il existe un feu. Je vois une maison, je sais qu'il existe quelque part un architecte... Si je participe à une assemblée chrétienne, je crois qu'à travers le prêtre Jésus-Christ agit pour réaliser l'unité de son peuple.

On rejoint ici la doctrine des sacrements (signes sacrés). Le pouvoir du prêtre lui vient en effet du sacrement de l'ordre. A travers le signe, le symbole de l'imposition des mains, il a reçu la fonction d'assurer l'unité, la cohésion de la communauté chrétienne, non pas comme un pouvoir émanant de sa personne, mais comme un pouvoir dont l'énergie invisible vient du Christ. Dans cette approche de l'Eglise, deux conséquences apparaissent. La première : il est évident que la hiérarchie ne peut pren-

dre ici, à l'intérieur du temple de Dieu, que l'allure d'un service ; le prêtre, l'évêque est au service de Celui dont il signifie la présence, et il est, en même temps, au service de ses frères dans la portion d'Eglise qui lui est confiée.

La seconde conséquence : ce service ne peut être accompli que dans l'humilité et dans la fragilité. En recevant la responsabilité de conduire le troupeau, de l'organiser, celui qui y est appelé devra sans cesse aligner ses propres vues sur ce que, dans la foi, il « entendra » de l'Esprit...

Tantôt l'une, tantôt l'autre

Pourquoi au cours des âges les chrétiens se sont-ils orientés vers l'une ou l'autre ecclésiologie ? La « déductive », malgré les dangers qu'elle comporte, convenait sans doute mieux à certaines époques plus troublées de la vie de l'Eglise. Une ecclésiologie inductive correspond mieux aux temps d'aujourd'hui. Des principes plus démocratiques, une participation plus grande à la vie collective ont gagné du terrain dans un certain nombre de nations (elles ont signé en 1948 la déclaration universelle des droits de l'homme !). On comprend donc que beaucoup de chrétiens ont le désir de

participer à la vie collective de leur Eglise. Les femmes en particulier.

Cependant l'Eglise ne pourra jamais fonctionner de la même manière que les sociétés humaines, du fait que la vie en elle ne provient pas uniquement des hommes qui la composent, mais de l'Esprit de Dieu qui l'anime. Elle ne sera donc jamais une monarchie, ni une démocratie. Une monarchie concentre le pouvoir dans un seul chef qui détient tout pouvoir par lui-même. Cela est inapplicable pour l'Eglise, puisque toute autorité en elle vient de Jésus-Christ. Dans une démocratie, le peuple est source du pouvoir et il le délègue en élisant ses représentants. Là, encore, l'Eglise ne peut exister selon ce modèle, car le pouvoir en elle n'est pas une émanation du peuple : il est reçu de Dieu.

Il n'est pas interdit à l'Eglise de s'inspirer, dans son mode de fonctionnement, d'éléments empruntés aux sociétés humaines. La désignation de responsables par élection. La mise en place de conseils, etc... en sont des exemples. Mais il faut bien distinguer entre des modes de fonctionnement ou diverses façons d'organiser la vie collective et le fondement de cette vie et du pouvoir qui s'exerce en elle.

Conclusions

● Ceux qui détiennent un pouvoir doivent être lucides dans l'exercice de toute responsabilité. La tentation est toujours là — qu'on soit prêtre ou laïc — d'utiliser le pouvoir à son propre avantage, en se laissant aller à la dérive des pulsions... La connaissance des données psychologiques étudiées plus haut doit permettre de rester vigilant, pour

garder le véritable objectif du pouvoir qui est service des autres.

Il faut aussi avoir connaissance des données élémentaires de la vie de tout groupe social, avec une attention au rôle des « leaders ». Les groupes sociaux sont traversés par des forces dynamiques :

volonté de construire ensemble, d'apporter un « plus à la vie de chacun », ouverture aux autres, sens de l'avenir, etc... Ils sont aussi sous l'influence de forces régressives : repli sur le groupe, sur les leaders, conservation de privilèges, retour aux modèles du passé, méfiance du changement.

L'Eglise n'échappe pas à ces lois qui affectent toutes les sociétés humaines. Il y aura toujours en elle des forces conservatrices, d'autant plus que, dans les groupes religieux, les tendances à s'attacher aux traditions sont plus marquées. Il y aura ainsi des chrétiens nostalgiques du passé, fixés sur les modèles d'hier, réticents à toute ouverture ; ou bien des chrétiens qui se feront un devoir de garder l'intégralité de ce qu'on leur a transmis, sans distinguer le « fond et la forme ». Mais il y aura aussi des forces novatrices, des chrétiens qui chercheront à comprendre leur époque, ouverts aux changements, les uns en étant témoins de leur foi dans des communautés fraternelles, les autres davantage engagés dans la société pour y porter le levain de l'Evangile.

● Dans cette Eglise où existe un certain pluralisme, l'exercice du pouvoir ne sera pas simple dans les années à venir. Il faut en effet mesurer l'importance de l'évolution en cours : d'année en année, le nombre de prêtres diminue et, en même temps, des laïcs assument de plus en plus des responsabilités, prenant le relais des prêtres. Jusqu'ici, le prêtre dans chaque paroisse était le point de repère de toute la vie de la communauté : sur lui, s'appuyait l'ensemble des activités. Ces rôles aujourd'hui sont de plus en plus répartis **entre les laïcs** : les catéchistes, les équipes liturgiques, les responsables de mouvements (Caritatifs - Action Catholique) jusqu'à la mise en place de conseils

pastoraux ou équipes d'animation pastorale, chargés de conduire, de coordonner l'effort des communautés.

Dans celles-ci, comment va s'exercer le pouvoir ? Ne risque-t-il pas d'être accaparé par « telle personne liée à tel groupe » : les laïcs ne vont-ils pas, dans l'exercice du pouvoir, être influencés par les manières de penser de leur classe sociale, (s'ils sont par ex. ouvriers, commerçants, chefs d'entreprise, agriculteurs, etc...), avec le risque d'être mal perçus par les autres ?

Il faut reconnaître que si les prêtres, anciennement, avaient tendance — pour diverses raisons — à ne pas partager le pouvoir, ils assuraient néanmoins un rôle régulateur,

— permettant aux petits et aux sans-voix de s'exprimer et d'avoir leur place,

— favorisant l'expression des différents milieux sociaux sans que les uns dominent les autres,

— contribuant à l'ouverture à d'autres communautés dans l'église diocésaine, et plus lointaines,

— rappelant qu'au delà des tâches paroissiales, l'essentiel est la mission reçue du Christ, pour aller vers les « plus loin » et les plus pauvres.

Ces diverses fonctions, assumées par le prêtre, sont constitutives de véritables communautés évangéliques : comment des laïcs pourront-ils faire face à ces exigences en dépassant les clivages que fait naître l'appartenance à divers milieux sociaux ?

● Notre réflexion nous aura permis de faire grandir **deux convictions** :

— L'exercice du pouvoir dans l'Eglise renvoie toujours en premier lieu à la manière dont Jésus l'a exercé : « Je suis venu pour servir et non pour être servi ». La veille de sa mort, Jésus lave les pieds de ses apôtres... Au service des siens, Jésus n'est venu que pour faire grandir la vie en chacun. C'est le sens plénier du mot « Autorité » : auteur ; celui qui est à l'origine de la vie, de la croissance. Toute autorité ne peut être vécue que dans cette perspective !

— L'exercice du pouvoir renvoie aussi à la Mission que Jésus confie à l'Eglise : « Allez, annoncez à toutes les nations la Bonne Nouvelle ». Le concile Vatican II n'a-t-il pas rappelé que cette mission est donnée à tous les membres du Peuple de Dieu ? Cela veut dire que, dans les paroisses, les secteurs pastoraux, les mouvements, partout où des chrétiens se réunissent pour prier, méditer la Bible, etc. l'axe prioritaire de l'effort doit toujours être orienté vers les hommes de ce monde d'aujourd'hui pour être parmi eux « levain dans la pâte » et témoin de l'amour de Dieu qui se révèle en Jésus.

Le rédacteur : J.-M. Falloux ; avec le concours de Y. Le Bordais, R. Terrien, B. Thourigny, J. Belliveau, J. Le Phuez et l'A.E.R.

Des jeunes et l'incroyance

Hervé BIENFAIT

Il n'est de mystère pour personne que la planète « jeune », aujourd'hui, est marquée de bien des manières par ce qu'est devenu, en quarante ans, le phénomène d' « incroyance ». Mais les manières, les formes qu'a pris chez les jeunes ce phénomène, sont souvent plus connues. Parce que notre mission auprès d'eux nous oblige à cette constante exploration, c'est L'EFFET D'INCROYANCE que nous essaierons d'abord de repérer chez eux, à travers LES FAITS D'INCROYANCE que je rapporterai de ma propre expérience à leur rencontre.

Dans la marine marchande

A la Mission de la Mer, pendant cinq années, le ministère de prêtre-navigant m'a fait côtoyer beaucoup de jeunes, en particulier à l'off-shore — travail aventurier au service des plates-formes de forage pétrolier, dans lequel « passent » beaucoup de jeunes marins français, philippins, indiens — mais aussi au long-cours — bateaux de commerce d'une compagnie marseillaise où les corses et les bretons étaient nombreux —. Avec eux, la question de Dieu m'a toujours paru difficile... non pas tellement à poser... mais plutôt à positionner, pour qu'elle retentisse dans un terrain réceptif, répondant, fondateur. Elle était difficile à « aborder » parce que notre rencontre se passait au milieu d'une sorte de plage très grande, trop grande peut-être, et je voudrais essayer de dire en quoi.

Du côté de la mer

D'une part — et ce serait le premier côté de la plage, du côté de la mer —, il faudrait parler de la référence à une Parole. Parce que c'est au cœur de notre

Ce texte reprend deux interventions faites à l'occasion d'une session de recyclage d'aumôniers militaires en juin 1989.

ministère, je me donnais une disponibilité plus grande auprès des jeunes qui consistait à prendre du temps avec eux, en mer dans la musique des soirées prolongées chez l'un ou l'autre, en escale au gré des espaces ouverts par une sortie, le changement de cadre, des rencontres imprévues. Cette disponibilité bien sûr n'était pas ce pour quoi d'abord j'étais accepté à bord. Le poste d'aumônier n'est pas prévu, et n'est pas pertinent, dans ce genre de communauté humaine... Nous étions rassemblés là d'abord pour des motifs de travail, et de ce point de vue nous étions sur le même pont : j'étais jugé comme eux, et ils me jugeaient d'abord sur mes compétences d'électricien et graisseur, ainsi que sur ma capacité à vivre la vie commune (solidarité au travail, attitude dans les loisirs, appropriation des rites, respect de temps des autres — temps de sommeil, de solitude, de travail, etc...).

Mais en même temps, puisque dans ma raison d'être à bord il y avait ce souci particulier des jeunes, et que j'étais embarqué avec eux et les autres au nom d'un certain service des hommes — et donc d'une certaine gratuité —, une relation de confiance s'établissait, autre, dans laquelle pouvait naître un intérêt, voire un a priori favorable par rapport à ce que je portais, moi, et à ce que je représentais... Disons que cette disponibilité, cette écoute de leurs questions leur apparaissait bien venir d'autre chose, et par là pouvait leur faire entrevoir cette Parole d'où nous venons, et dont nous sommes chargés. Cette Parole à laquelle nous essayons de référer notre vie, et au nom de laquelle j'étais avec eux, prenait corps à leurs yeux à travers des choix que je faisais : célibat, rapport à l'argent, appartenance à une équipe que certains avaient rencontrée à Marseille, liens de fraternité avec des communautés chrétiennes maritimes aux escales, etc. ... Cette Parole est le premier bord de la plage — côté mer — par rapport auquel notre rencontre se situait.

Là, les réactions étaient plutôt sympathiques, bien qu'empreintes de doute : « Comment peux-tu engager toute ta vie sur des paroles, sur ce que quelqu'un a dit il y a longtemps ? ». Mais là déjà pointaient leurs propres questions de jeunes, à l'aube d'engagements pour leur vie : par exemple, est-il possible de m'engager pour la durée d'une vie avec celle que j'aime ? A la limite, mais c'est bien le mot qui était employé, la question portait davantage sur le « comment » : j'aimerais bien aimer toute une vie, j'aimerais bien croire, mais comment fais-tu ? Il nous faudra revenir sur ces questions en forme de « comment »...

De l'autre côté...

L'autre bord de la plage, très éloigné vous en conviendrez, était l'image qu'ils avaient de l'Eglise. Mais cette côte-là est importante aussi, essentielle, car nous savons — ou plus exactement cela fait partie de notre foi elle-même, et donc nous croyons — que la rencontre du Christ passe par la rencontre de Son Corps, l'Eglise, dont Il est la Tête. Quel visage l'Eglise leur offre-t-elle ? Cela pourrait être la première question à nous poser : celle de la visibilité de l'Eglise — on aura même dit : lisibilité —. Mais je prendrai plutôt la question dans l'autre sens, c'est-à-dire de leur point de vue : quelle image, eux, avaient-ils de l'Eglise ?

A terre, pendant les congés, ils étaient parfois amenés à se rendre à des célébrations de baptême, de mariage, de communion... ou de funérailles. Mais d'une certaine manière, cela leur était extérieur, et représentait d'abord à leurs yeux tout un mode de fonctionnement fait pour et par « les vieux ». Faut-il rappeler ici que sur 80 % des français qui se disent catholiques, 13 % vont à la messe un dimanche sur deux au moins, et que ce pourcentage tombe à 4 % chez les 21-24 ans !

En définitive, l'image qu'ils ont de l'Eglise est à peu près celle que leur en donne la télévision. Ce qu'ils y voient mis en relief — j'allais dire en couleurs, mais cela leur paraît si souvent gris ! —, c'est d'abord et avant tout le fonctionnement d'une institution : les voyages du pape à l'extérieur ; les dissensions internes et l'affaire Lefebvre ; le denier du culte à l'affiche à travers la France ; les rassemblements de l'Eglise à Rome ou ailleurs, les dévotions populaires en reportage à la télé ; la hiérarchie catholique... Dans tous les cas, la perception de l'Eglise est située dans un rapport d'extériorité ; on regarde, comme au spectacle, ce qui se donne à voir du fonctionnement de cette institution.

En précisant un peu plus, on peut dire que cette institution leur apparaît comme un monde lointain : un sondage SOFRES, dans La Croix d'avril 85, montrait que pour 60 % des jeunes aujourd'hui, l'Eglise est décalée par rapport à la société moderne. Elle leur apparaît en outre, on l'a vu, faite d'adultes et de gens âgés, et ne représente pas grand chose pour eux. Elle leur apparaît aussi peuplée d'interdits et de règles qui leur semblent souvent porter atteinte à la vie privée, ou forcer la liberté de conscience personnelle. Enfin, quand elle intervient dans la société, et pourrait par là se « rapprocher », il leur semble que c'est à travers un discours ou des positions qui prétendent avoir valeur de norme univer-

selle : cela vient heurter chez les jeunes un souci de tolérance — plus ou moins bien ajusté, ceci est un autre problème — qui veut que chacun soit libre, et pas dérangé ; ou bien, c'est le mouvement-même de rapprochement qui gêne : qui sont-ils donc, pour venir nous dire cela ? C'est dire combien cette institution leur paraît lointaine !

Je dirais donc que l'Eglise, pour eux, était donnée à voir dans des manifestations qui, a priori, étaient extérieures à leur quotidien, ne faisaient pas sens pour eux, ne leur posaient pas la question de Dieu dans leur existence. A la limite, il n'y avait qu'une curiosité de surface, sans qu'à aucun moment ne soient posées par là les questions de la vérité, d'un engagement personnel en conséquence, d'une parole dans laquelle se prononcer.

Au milieu de la plage

Ma rencontre avec eux se situait donc quelque part au milieu de cet écart énorme, entre d'un bord une institution — Eglise lointaine, et de l'autre bord une Parole entrevue comme source de ma présence et notre partage, mais mal connue, seulement devinée, parce qu'aucune éducation religieuse n'était venue faire les premières présentations, et que l'école était restée totalement muette en ce domaine. Ni les fréquentations ni les informations n'avaient mis en contact avec le monde de la foi. Ignorance ? Inculture ? Les faits sont là... et rendaient le positionnement difficile. Pourtant, à cette place-là, nous sommes les seuls à pouvoir faire se rapprocher, voire un jour se croiser, la Parole et l'Eglise : en effet, c'est bien par l'Eglise que nous sommes envoyés parmi eux, au service de la Parole.

Cela, des jeunes le pointent bien, quand ils posent des questions du genre : « Es-tu un vrai prêtre ? », ou font des déclarations du type : « Des prêtres comme toi, d'accord, tu gagnes ta croûte, mais les autres sont des parasites dans la société ». Les questions portent bien, en ce cas, sur le rapport avec l'institution et son image. D'où l'importance de répondre en insistant sur la jointure : c'est bien le même ministère et la même Eglise. Mais ce n'est qu'une étape, car c'est bien à la Parole que l'Eglise, en nous envoyant avec eux, voudrait les faire accéder. On peut en rester longtemps à batailler sur les types de ministères, la vie des prêtres et leur plus ou moins bonne image de marque, et pendant ce temps ne jamais oser franchir avec eux la seule question vraiment décisive, celle posée par le Christ à

ses apôtres : « Mais, pour vous, qui suis-je ? ». En fait, là a toujours été le passage difficile, et finalement la rencontre de l'incroyance.

Comment l'évoquer ? c'est comme si, devant la Parole de Dieu comme devant l'image de l'Eglise, la même question faisait difficulté : « qu'est-ce que ça fait ? ». « Qu'est-ce que ça peut faire ? », « à quoi ça sert ? ». C'est la question de l'efficacité de la Foi. Là le désir de croire peut être profondément mêlé à la difficulté de croire : entre le rebut d'une institution porteuse de règles et l'attrait d'une Parole qui semble faire vivre, le débat n'est pas notionnel, il est existentiel, avec une tonalité affective des propos : « j'aimerais », « on a envie », « c'est super », « je sens pas », « c'est incroyable ! »... Pour les jeunes marqués par un besoin d'immédiateté, un certain discours de l'Eglise ne peut pas faire sens, et les abandonne aux sectes ou au charismatisme.

« Je ne vois pas quoi te dire sur l'Eglise, je connais pratiquement RIEN. L'évangile, je ne connais pas les paroles saintes, je vois RIEN là dedans ».

— Moi, ça ne me fait RIEN du tout. Ni peur, ni envie, ni inquiétude.

— Je connais des chrétiens qui... bon, par habitude, ils vont à la messe ; mais en dessous il n'y a vraiment RIEN.

Quel est donc ce « RIEN » qui revient sans cesse et auquel la religion semble si souvent associée et mis en lumière par G. Lescane dans son livre ?(*) Le discours religieux serait-il devenu insignifiant parce qu'il aurait, en fait, perdu de son EFFICACITE pour résoudre les questions immédiates et contemporaines ? C'est comme si ce discours, aux yeux d'un bon nombre, ne permettrait pas de penser le monde et l'homme, ni de relire le passé, ni d'envisager l'avenir, ni surtout de vivre le présent. Alors l'insignifiance est double : il y a insignifiance du côté de l'énonciation d'un sens (« il n'y a rien à en dire ». C'est la première réaction citée ci-dessus : les propositions de sens faites par la religion sont sans intérêt en elles-mêmes) ; il y a aussi insignifiance du côté d'une possible efficacité de cet énonciation (« il n'y a rien à en faire » : c'est sans intérêt pratique), l'inefficacité étant ici dénoncée aussi bien objectivement que subjectivement.

Objectivement, disent des jeunes, cela ne sert à rien. Cela me renvoie à quelques souvenir de l'off-shore : dans ce métier très polyvalent au service des pla-

(*) « 15-19 ans : des jeunes à découvert » - (Ed. le Cerf).

tes-formes, aucune manœuvre n'était très balisée d'avance, et les équipages, restreints (5 français, 3 philippins, 2 indiens) étaient tenus d'inventer ! Chacun, du commandant au cuisinier en passant par l'électricien, était donc invité à avoir des idées, des initiatives, à proposer la solution pour débloquer une gueuse de béton coincée par 30 m de fond sous une plate-forme... Ce genre de problème, quand ils sont quotidiens, modifie peu à peu les conceptions de la vérité... Celui qui dit vrai, c'est celui qui trouve une solution pratique au problème ; ce qui devient vrai, c'est ce qui est opérationnel : la vérité, c'est ce qui fait que ça va marcher, et rapidement. Mais restent quelques questions : est-ce que cela peut produire du sens ? Les jeunes aujourd'hui seraient-ils enclins à perdre progressivement le goût de penser au-delà de la seule utilité présente, du seul effet immédiat ? Quelle vérité reste possible pour tous ceux qui ne sont ni en état ni en situation de décideurs ?

Subjectivement aussi, disent les jeunes, le discours religieux ne « sert » à rien : « cela ne me fait rien », disait le jeune cité en second. Si cela ne me fait rien, est-ce que c'est vrai ? est-ce que cela existe ? L'inefficacité subjective du discours religieux emprunte au registre affectif : tout ce qui ne se sent pas, ne se ressent pas, peut être vite déclaré illusoire ou caduc.

En première conclusion, on pourrait avancer que les jeunes sont souvent beaucoup plus sensibles au « comment » des choses, des événements, qu'à leur « pourquoi » ; leurs questions sont beaucoup plus souvent en terme de « comment »... La télévision aussi s'intéresse presque exclusivement au « comment » des choses et des institutions, par exemple au « comment » de l'Eglise, sans avoir besoin de parler du pourquoi. Or ce « comment » de l'Eglise, — en tous cas tel qu'il apparaît —, ne semble pas bien correspondre au « comment » des jeunes, à leurs manières de sentir, goûter, vivre les choses. Les jeunes expriment donc avec des « comment » leurs doutes et leurs difficultés à croire.

Pourquoi ne pas évoquer ici, pour finir cette première partie, deux « comment » célèbres de l'évangile ? Oui, pourquoi ne pas rappeler côte à côte le « comment saurai-je cela ? » de Zacharie (Luc 1,18) et le « comment cela se fera-t-il ? » de Marie (Luc 1, 34) ? Il est étonnant que la réponse de l'ange soit d'abord la même (« sois sans crainte ») à un vieillard (qui ne peut plus) et à une jeune femme (qui ne peut pas encore) posant tous les deux la question du comment, mais bifurquant ensuite l'un vers une question possessive (« comment saurai-je ? ») et l'autre vers

le renvoi à son interlocuteur (« comment vas-tu faire ? »)... Tandis que le premier, convaincu d'incrédulité, est réduit au silence, la seconde accède à la fois à une réponse, à un dialogue, et à l'émergence joyeuse d'une parole de foi : « qu'il me soit fait selon Ta Parole ! ». Entre les deux, nous aurons à nous demander quelle place donner au doute, et à quel doute... L'incrédulité et la foi ne sont pas toujours ce qu'on croit !

En banlieue parisienne

Nous parlerons maintenant de jeunes qui — à la différence des jeunes marins — sont davantage en contact avec l'Eglise. Ceci permettra de montrer que l'incrédulité les traverse eux aussi, parce qu'ils sont marqués par le doute et par un effacement de la culture religieuse autour d'eux, parce qu'ils partagent avec d'autres jeunes des rites, des liturgies « païennes », profanes, que nous allons découvrir avec eux. Les cas sont très divers, et bien des surprises nous attendent dans la rencontre de ces jeunes.

Pierre et Laurent

Pierre a 20 ans, une allure dégingandée dans ce corps trop grand et trop maigre, voûté et sur la défensive. Il arrivait un jour à la JOC, amené par son demi-frère, dans un état relationnel d'une grande pauvreté : pas de copain à l'extérieur, objet de rebut dans la famille, chômage. A la JOC il allait découvrir progressivement l'existence d'un réseau, c'est-à-dire quelque chose où des jeunes tissent des relations, s'intéressent les uns aux autres, organisent des sorties ou des week-ends, se posent des questions, et lui parlent d'un certain Jésus-Christ. Il découvre le Christ, et à 19 ans demande le baptême : le jour de la célébration, tremblant de prendre la parole, il allait dire en public : « Je crois que j'étais un con. J'ai rencontré des prêtres, une religieuse, des copains. Ils m'ont écouté, c'était la première fois que ça m'arrivait ; j'ai eu l'impression que pour eux je n'étais pas un con, que je les intéressais. Jésus-Christ c'est quelqu'un pour qui chacun est intéressant. Chacun de nous. Je peux tout lui dire ».

Laurent, 19 ans, avait fait, lui, du catéchisme ; puis, il a adhéré aux Jeunes Communistes, qu'il a quittés aussi. Aujourd'hui, il dit qu'il croit en Dieu, mais il en parle comme d'une force cosmique, avec des airs de spiritisme... Il croit à la réincarnation... non pas à la manière bouddhiste ou hindouiste (pas d'idée de rattrapage d'une vie antérieure mauvaise ou ratée, pas de connotation de péché), mais en bon occidental moderne (notre âme passe d'un état à un autre pour s'améliorer chaque fois ; cette conception évolutionniste évoque le principe de l'amélioration des semences dans des terrains successifs !). Laurent a enfin une sono... qu'il s'est acquise à force de petits boulots ; cette sono a fini par s'identifier à lui, et sert dans toutes les boums, tous les week-ends, en particulier ceux de la JOC, auxquels il vient avec Pierre.

La sono

Dans la sono, visiblement, un côté technique les fascine ; ils sont à l'aise avec ces rangées de curseurs, de voyants ; ils sont enfants du monde de la science et de la technique, y vivent de plain pied ; la technique pour eux est un acquis qui n'est plus à défendre, ce n'est plus un combat à mener. Dans ce monde qui est leur, on serait donc presque tout naturellement matérialiste, et ceci en pleine décontraction.

En fait ils sont aussi les premiers touchés par l'absence de valeurs autres que l'efficacité, l'utile, le consommable, et si ce monde de la technique et de l'efficacité les marque en profondeur, cela ne veut pas dire qu'ils ne puissent pas aspirer aussi à autre chose. D'autre part ils sont touchés par la perte des grandes traditions historiques qui ont encore fait vivre leurs parents.

Il s'ensuit une sorte de séparation, presque aussi « méthodique » que le doute cartésien, entre les problèmes ou les questions que pose la technique, et les réponses que peuvent apporter une tradition, une religion. Un fossé se creuse entre la démarche d'une passion pour la technique (ici la sono, mais ce pourrait être la moto ou l'ordinateur de traitement de texte !) et la démarche spirituelle, qui va avoir tendance à se déployer dans d'autres sphères (le spiritisme, la croyance en la réincarnation). Cette séparation est faite d'emblée aussi bien par les jeunes croyants que par les incroyants. Il n'y a pas spontanément recherche de cohérence, d'articulation, au contraire ; ils « baignent » dans la science et la technique, et notre manière d'y poser au beau milieu la question de la foi provoque un

retrait... parce qu'alors la foi semble mise en danger par la science et la technique. Aussi les deux registres sont-ils séparés.

Il s'ensuit aussi une réaction souvent idéalisée : l'amitié, la générosité, la justice, la paix, l'authenticité sont les idéaux les plus désirables ; mais faute de combats concrets à mener, et d'institutions où pourraient s'incarner ces idéaux, ils restent comme suspendus en l'air, sans prise réelle, sans médiation possible dans l'espace et le temps. De là vient sans doute notre impression d'un hiatus : d'un côté leur dénonciation d'un certain nombre de choses est vive ; d'un autre côté, ne recouvre-t-elle pas une sorte d'impuissance à retrousser les manches, à s'inscrire dans des combats plus collectifs, à militer dans des parcours longs ? Ce qui est sûr, c'est qu'il y a bien chez eux une profonde aspiration : en fait, l'amour, ils voudraient y croire, mais ils ne sont pas sûrs que ce soit possible ; ils rêvent du grand amour et non d'une vie volage, mais en même temps la durée et la fidélité leur paraissent impossibles ; ils admirent la fidélité d'un vieux ménage, ou d'un vieux prêtre, mais doutent en même temps de leurs propres désirs, de leur propre capacité d'aimer et d'être aimés. « Comment ferais-je ? ».

Le concert rock

On l'aura deviné, Pierre et Laurent aiment la musique ; non seulement celle de leur sono, mais aussi celle des concerts, des récital de rock ! Ils se rendent ce soir au concert d'un chanteur connu : Renaud. Accompagnons-les, autant que faire se peut, dans cette salle énorme, pleine à craquer, où déjà la foule des jeunes ondule. La sono est poussée à fond, elle écrase les paroles du chanteur, et Pierre et Laurent ne peuvent les distinguer, c'est impossible. Mais où est le problème, puisqu'ils les connaissent déjà, ces paroles, et qu'ils sont en train de les chanter par cœur et en chœur avec Renaud ? Ce phénomène est nouveau par rapport aux années 60, quand les chanteurs étaient investis comme des idoles qu'on célébrait sur une musique souvent bien pauvre, et des paroles parfois inconsistantes. Aujourd'hui, la qualité des textes et des musiques a progressé, et surtout les chanteurs ne sont plus des idoles, mais plutôt des prêtres, chargés d'aider à la communion de cette immense foule. Dans leur métier de chanteurs, ce qu'ils disent rechercher c'est permettre au public de trouver du plaisir, d'être heureux ensemble. Renaud répondait un jour dans une interview : « Quand je vois tous ces loubards allumer leur briquet pendant le concert, ça me fait penser à la messe, on ne for-

me plus qu'un grand pote ». On célèbre donc moins le chanteur, et davantage l'amitié, la générosité, la justice, la paix... On célèbre l'amour tel qu'il peut être manifesté et déjà mis en œuvre dans la musique ; et le musicien, c'est le prêtre...

On se croyait à mille lieues de la religion : voici qu'on en reprend les mots pour décrire au plus près la musique ou d'autres continents de la planète « jeunes ». Pour Pierre et Laurent qui sont nés dans le béton des grandes villes et ont perdu les grandes traditions historiques de leurs parents, la musique de variété contemporaine émerge comme l'un des rituels majeurs par lesquels ils reviennent à la vie, et où ils reconstituent leur identité défaite, blessée par les épreuves ou la précarité. En musique, il faut bien reconnaître que l'amour advient non pas comme une idée ou un mot d'ordre, mais plutôt comme un événement : cet événement-là, les chansons le déploient en de nombreux drames dans lesquels Pierre, Laurent et tant d'autres peuvent identifier celui de leur propre existence, comme existence travaillée par l'amour. Alors il leur redevient possible de jouer le morceau plus ou moins choisi de leur vie, sur l'horizon de cet amour chanté.

La dimension éthique de ces célébrations musicales est évidente : Charlélie Couture avait organisé un concert contre la drogue à la Bastille ; Renaud, Karim Kacel sont des gens grâce à qui la jeunesse des banlieues n'a pas sombré dans le nihilisme ou la marginalisation mortelle, ni ne s'est laissée tomber dans les affrontements inter-ethniques ; le 10 juin dernier, 30 000 jeunes ne faisaient qu'un seul « pote » au concert de l'Esplanade de Vincennes, avec S.O.S. Racisme, et réussissaient, en quelques jours, à y faire place — la place d'honneur — aux jeunes chinois de Paris. Il y a 2 ans, le refrain des « chanteurs sans frontières » a été repris par des millions d'enfants : « Loin du cœur et loin des yeux, l'Ethiopie meurt peu à peu..., rien qu'une chanson pour eux ».

C'est H. J. Gagey qui, récemment, posait la question dans « Recherches de Sciences Religieuses »*, dont cette partie est inspirée : « Qui dira ce que signifie « chanter pour eux » (les Ethiopiens), ou organiser des concerts pour Mandela, sachant qu'à la différence des galas de charité, l'objectif n'est pas prioritairement de collecter des fonds, mais d'abord : être là » ? Et il poursuit : Etre là, mais pour renaître à quoi ? Qu'arrive-t-il alors de si fort qu'on puisse chanter des refrains comme « tout pour la musique » ou « danse pour le début du monde, chante

(*) N° 75 (avril-juin 1987)

pour tous ceux qui ont faim ? ». Oui, il pourrait bien se faire que par là de la vie soit redonnée à des jeunes. Pierre et Laurent sont comme relevés, soulevés, mis en mouvement par le rituel du concert ; ils éprouvent ce soir-là une émotion qui leur redonne à espérer ; ils vont pouvoir puiser aux ressources de leur tendresse, renaître par delà la déception et la dérision qui étaient leur lot quotidien. Les flammes fragiles des briquets, brandis par milliers, font espérer dans un feu plus durable ; elles sont comme la promesse d'un feu qui mettrait fin à leurs nuits de galère.

Le doute et la Foi

La question qui reste cependant — et qui est bien la leur aussi — est celle-ci : l'amour qui advient ainsi est-il une réalité qui ne décevra plus, sur laquelle ils pourront construire une fidélité ? Ou bien ne s'agit-il là que de la dernière et de la plus belle des illusions, avec tous les risques possibles de manipulation, de dérives sectaires ou narcotiques ? La question n'est en fait pas posée de l'extérieur, elle court à travers les textes eux-mêmes, elle est dans les chansons, elle demande — mais dans le doute — si vraiment l'amour est digne de confiance, et à quel prix la promesse de renaissance contenue dans le rituel du concert peut être tenue. Une chanson célèbre de Daniel Ballavoine portait ce titre : « Qu'est-ce qui pourra sauver l'amour ? ». On demeure donc sous le sceau du doute, non loin du risque de tourner en dérision la réalité qui cherche pourtant là à se promouvoir.

Il nous faut d'abord reconnaître cette part de doute, et lui signifier sa juste place, avant de baptiser les valeurs promues. Il nous faut le regarder, chez les jeunes aujourd'hui, et l'aborder franchement. Il est alors omniprésent. Citons simplement deux faits, qui sont presque presque anecdotiques, banals, tant ils représentent une énorme partie des jeunes. Une fille, à Lourdes, pendant l'été 86, exprimait son désarroi après le suicide de sa tante : « Pourtant, elle était très pratiquante... Elle s'est suicidée... Alors... ?? Qu'est-ce qu'il faut croire ? ». Quelques mois plus tôt, une question était posée au pape, au stade Gerland de Lyon : « Très Saint Père, vous arrive-t-il de douter ? ». Le pèlerinage à St Jacques de Compostelle, avec 1 200 jeunes d'Ile de France, nous a confirmé encore, s'il le fallait, cette place du doute dans la difficulté à croire. Pour ceux qui « croient », il y a même parfois la peur que le doute soit un péché...

Plutôt que de donner de la voix ou du chant dans des affirmations enthousiastes et faciles de la foi, par dessus le doute — j'allais dire au mépris du dou-

te — n'y a-t-il pas urgence aujourd'hui à proposer un chemin plus authentique, où présenter la foi comme n'ayant pas réponse à tout, tout de suite ; n'y a-t-il pas à proposer un visage du Christ tel qu'on le lui connaît dans l'Évangile quand il accompagne les démarches tâtonnantes des gens, jusqu'au « Ta foi t'a sauvée » ? N'y a-t-il pas à nous rappeler qu'il s'écrie sur la Croix « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », mais qu'il livre cette angoisse au cœur d'un cri adressé à Son Père, indéfectiblement, au cœur d'une relation tenue jusqu'au bout d'un amour ? Alors les jeunes découvrent presque avec soulagement qu'on peut vivre le doute à l'intérieur de la foi, comme une démarche où l'on vient à la lumière, pas à pas, à la suite du Christ et avec d'autres.

Alors l'Église peut reprendre les valeurs qui cherchent à se promouvoir chez eux, et même le rituel de leurs récitals, et tenter de les faire se croiser avec le récit de la foi. Nous le ferons sachant que nos propres rituels chrétiens ne l'étaient pas à l'origine, qu'ils sont d'emprunt : le rituel de l'Eucharistie emprunte à la pâque juive, qui elle-même a croisé là le récit — l'histoire sainte — de sa libération d'Égypte avec le récit païen de la fête du printemps chez les tribus sémites. Nous aussi nous croisons un rituel avec un récit ; ce qui est chrétien dans notre tradition sacramentelle, ce n'est pas tant le rituel lui-même que la manière dont nous tissons ce rituel avec le récit de la mort et de la résurrection du Seigneur.

L'opération à mener aujourd'hui devrait alors être double : croiser le récit de la Foi d'une part avec le rituel du concert (c'est-à-dire sa forme et sa texture — et c'est peut-être encore le plus facile —), d'autre part avec le texte lui-même de la chanson, et ce qu'il porte comme question sur l'amour : « Qu'est-ce qui peut sauver l'amour ? ». Il s'agit bien de lever le doute, et le récit de la mort et de la résurrection du Seigneur trouve là son enjeu en ce qui concerne Pierre, Laurent et les autres : raconter Celui qui, ayant aimé jusqu'au bout, au prix du rang qui l'égalait à Dieu, a de façon décisive et définitive sauvé l'amour de la déception, du doute et de la dérision.

C'est dans cet Esprit que nous pouvons entendre et reprendre dans le récital ce besoin de renaître ensemble à des valeurs : « être un grand pote », « aimer », « être là pour ceux du Tiers-Monde ». Ce sont des valeurs pour le moins spirituelles, auxquelles on renaît ensemble, et qui nous font penser peut-être au dialogue de Nicodème et Jésus : « Il vous faut renaître d'en haut, de l'Esprit ! ».

**POUR UNE ACTION
NON - VIOLENTE
RESPONSABLE
ET EFFICACE**

Lutter autrement

Des chrétiens s'expriment

Deux octobre 1989 : 120^e anniversaire de la naissance de Gandhi. C'est ce jour-là qu'ont choisi les éditions Nouvelle Cité pour lancer le livre : « Lutter autrement. Pour une action non-violente responsable et efficace ».

L'auteur ? Il est multitude. En novembre 1983, les évêques de France avaient publié une déclaration « Gagner la paix », qui se termine par une invitation à poursuivre la réflexion. En réponse, des chrétiens, des mouvements se sont rencontrés et ont élaboré un document, « La paix autrement. Se défendre sans se renier ». Après le succès de cette publication (plus de 12 000 exemplaires), un autre chantier a été ouvert ; et après deux ans de maturation, de mises au point successives, il en sort aujourd'hui une nouvelle étude, signée par 18 mouvements, 13 évêques et 2 600 chrétiens. Elle répond exactement à la question des évêques dans « Gagner la paix » : « Le temps ne serait-il pas venu d'examiner le rôle et l'efficacité des techniques non-violentes ? ».

(voir pages 66 et 67)

La spirale de la violence

Pour sortir de la violence, faut-il user de la violence ? N'est-ce pas entrer dans une spirale sans fin ? Est-il logique de vouloir défendre les valeurs de l'homme en menaçant des hommes dans leur intégrité ou dans leur vie ?

L'action non-violente, pour sa part, offre des moyens de lutte qui respectent l'adversaire en tant que personne, même s'il faut en certains cas user de pressions pour l'obliger à renoncer à une injustice. Aussi, la non-violence — un nom trompeur — n'a rien à voir avec la passivité. Au Brésil, on l'appelle « firmeza permanente », et aux Philippines « people power ». Gandhi parlait des « *stya-graha* » : la force de la vérité. A propos des accords de Munich, qui laissaient les mains libres à Hitler, il osait dire : « L'Europe a vendu son âme pour gagner sept jours d'existence terrestre. La paix qu'elle a obtenue est un triomphe de la violence ».

A travers la Bible

Le comportement non-violent n'est pas l'exclusivité des croyants. La foi, néanmoins, apporte une motivation supplémentaire. Ainsi, les chrétiens trouvent une inspiration dans la Bible. Certes, l'Ancien Testament donne l'image d'un Dieu qui accepte la violence, et même parfois la demande. Mais il faut le resituer dans un contexte culturel où l'on attribuait les événements directement à Dieu, la guerre comme les tremblements de terre. Dieu prend le peuple tel qu'il est en cherchant à le faire évoluer. Dès cette première Alliance, il s'affirme comme celui qui ne veut pas la mort de l'homme. Il intervient pour que Caïn ait la vie sauve, alors qu'il a tué son frère Abel. Il retient le couteau d'Abraham, prêt à immoler son fils Isaac. Et les prophètes mettent en garde les rois qui placent leur confiance dans les armes au lieu d'avoir foi en Yahweh.

Le modèle par excellence est évidemment Jésus. On retrouve chez lui les deux grands principes de la non-violence : la fermeté sur la vérité, mais en même temps le respect des personnes, que ce soient des pécheurs, des pharisiens, des Samaritains. Lui-même refuse la violence, alors que le peuple juif attendait un Messie guerrier, qui le libérerait du joug romain. Il se présente sous les traits du serviteur souffrant. Son trône, c'est la crèche et la croix ; sa charte, le Sermon sur la montagne. A l'heure de l'arrestation, il ne veut pas être défendu par le glaive : « Pierre, rengaine ton épée ». Et il meurt après avoir légué son commandement suprême : « Aimez-vous les uns et les autres comme je vous ai aimés... Aimez vos ennemis ».

La théorie de la « guerre juste »

Les premières générations chrétiennes ont suivi à la lettre l'enseignement de l'Évangile, refusant souvent la condition militaire, qui comporte l'emploi des armes. Au 4^e siècle cependant, se fait jour un courant qui, dans certaines situations critiques, admet la violence, mais à condition de la limiter. Cette conception sera formulée dans la théorie de la guerre juste, qui a prévalu jusqu'à nos jours.

Mais ce qui était concevable au temps de l'arbalète ou de l'arquebuse est-il justifié à l'heure où les moyens de destruction peuvent décimer des populations entières ? Jean-Paul II a répondu à cette question le 31 mai 1982 à Coventry, en pleine guerre des Malouines : « **La guerre moderne, qu'elle soit nucléaire ou non, est totalement inacceptable comme moyen de régler les différends entre les nations** ».

L'appel de Jean-Paul II

Nous sommes donc acculés à rechercher d'autres voies, plus dignes de notre civilisation et plus réalistes, pour défendre la justice. Le 15 septembre 1988, au Lesotho, en Afrique du Sud, Jean-Paul II, encore, disait à des jeunes qui, face au racisme, sont tentés par les armes meurtrières : « **Nous devons renoncer à toute forme de violence. Certains peuvent vous dire que le choix de la non-violence est une acceptation facile des situations d'injustice. Rien n'est plus loin de la vérité. Il n'y a rien de passif dans la non-violence quand elle est dictée par l'Amour. C'est une recherche active à être « vainqueurs du mal par le bien », comme nous y invite saint Paul** ».

On connaît les grands noms de la lutte non-violente : Gandhi, King, Cory Aquino, Mgr Tutu. En Pologne, comment expliquer l'ébranlement du système communiste ? « **Je n'ai pas d'autres armes que la foi et la vérité** », répond Walesa, qui ajoute : « **L'avenir est à la non-violence** ». Sakharov lui-même disait : « **La défense non-violente de l'homme, voilà l'idéal qui peut regrouper des gens venus de tous les horizons** ».

La force des faibles

Ces actions spectaculaires, toutefois, ne doivent pas en cacher d'autres, plus modestes, car cette forme de lutte est à la portée des humbles. En Argentine, des mères, dont les enfants ou les maris, pendant la dictature, avaient été enlevés, souvent torturés, voire tués, manifestaient chaque jeudi devant le palais présidentiel, sur la place de Mai. En Israël, d'autres femmes observent une heure de silence dans les grandes villes pour que cesse l'occupation, par leur armée, de la Cisjordanie et de Gaza.

Le pari sur la non-violence est un acte de foi : foi en Dieu si l'on est croyant, et en tous cas foi en l'homme — l'homme dont Helder Camara répète : « **Il y a en lui des énergies nucléaires latentes qui ne demandent qu'à être employées** ». Alors, pourquoi ne pas les mettre en œuvre et miser sur ce qu'il appelle « **la force des faibles** » ?

Jean TOULAT.

« **Des chrétiens s'expriment : Lutter autrement** », 136 pages, 25 F. Nouvelle Cité ou Bernard Boudouresques, 88 bis, rue des Pyrénées, 75020 Paris.

Cet article est paru dans une chaîne d'hebdomadaires régionaux.

PENTECÔTE 90

POUR RECEVOIR TOUS LES RENSEIGNEMENTS SUR :

- le lieu et les moyens d'accès
- les possibilités de réduction SNCF
- l'hébergement et les repas
- les frais de séjour
- l'invitation faite aux jeunes de 16 - 25 ans
- les bulletins d'inscription
- les affiches, tracts et cartes postales (*)
- etc.

Ecrivez

Mission de France, Pentecôte 90

B.P. 18

94121 Fontenay-Sous-Bois Cedex

Tél. 48 75 05 07



(*) **Affiches couleur** reproduction du motif de la 1^{re} page de ce numéro.
Format 60 cm sur 40 cm (gratuit)

Tracts couleurs reproduction du même motif
et comportant au verso le programme et quelques renseignements.
Format 10,5 cm sur 21 cm (gratuit)

Cartes postales reproduction du motif

- premier modèle : avec la mention « Mission de France »
- deuxième modèle : avec la seule mention :
« Notre village c'est la planète »

Prix : 2,50 F l'unité

20 F les 10 (+ 2,70 F de port)

85 F les 50 (+ 7,40 F de port)